

R. L. STINE

Chair de poule®

**LE JUMEAU
DIABOLIQUE**



PASSION DE LIRE



BAYARD POCHE

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Chair de poule®

LE JUMEAU DIABOLIQUE

R. L. STINE

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR LAURENT MUHLEISEN

PASSION DE LIRE



BAYARD POCHE

- Ça y est, on est arrivé ! dit Oncle Léo en garant sa voiture.

Devant moi se dressait une grande maison en brique rouge, assez mal entretenue. Mon oncle coupa le moteur.

- Rien n'a changé depuis notre enfance ! s'exclama ma mère. L'herbe a poussé et les haies sont plus hautes, mais c'est tout !

- Que veux-tu ! répondit Oncle Léo. Je ne m'occupe guère du jardin. Je passe tout mon temps dans mon laboratoire.

Me fixant à travers ses épaisses lunettes, il ajouta :

- J'espère que tu te sentiras bien ici, Montgomery. Après les vacances, j'allais passer une année en sa compagnie ; je ne savais pas si je devais m'en réjouir. Je m'appelle Montgomery Adams. Ma mère est persuadée que Montgomery est un prénom parfait pour un garçon. « D'ailleurs, c'est ton père qui l'a choisi », me rappelle-t-elle régulièrement. Mon père est mort

un mois avant ma naissance. « Et puis, c'est élégant », ajoute-t-elle.

Moi, je me fiche bien d'être élégant. Ce que je veux, c'est être normal. J'ai assez de problèmes comme ça avec ma maigreur, mes cheveux roux et mon nez trop grand. Je me serais bien passé d'un prénom aussi démodé que Montgomery.

Je n'avais pas revu mon oncle depuis six ans. En nous accueillant à l'aéroport, ma mère et moi, il m'avait dit d'une voix grave et traînante :

- Tu dois être Montgomery.

C'est tout.

- Oui, avais-je répondu. Tout le monde m'appelle Monty.

Mais il continuait à m'appeler Montgomery.

Il descendit de voiture et se dirigea vers le perron.

Je le suivis, avec maman.

- Regarde, Monty, me dit-elle en désignant un vieux prunier. C'est là qu'on accrochait notre balançoire. Léo a sans doute une corde quelque part. Tu pourras en construire une nouvelle... Je suis sûre que tu vas beaucoup te plaire ici !

Je regardai le prunier d'un œil soupçonneux.

- Il a l'air mort, ton arbre ! commentai-je. Aussi mort que cette bicoque.

- Ne sois pas si négatif, Monty, me reprocha ma mère. C'est un peu une aventure que tu vas vivre ! Une aventure ! Ça, c'était la meilleure !

Ma mère est zoologiste. Elle travaille à l'université. Elle venait d'obtenir une bourse pour aller étudier les orangs-outans de la forêt de Bornéo. Elle allait partir en octobre pour un an. L'aventure, c'est elle qui la vivrait, pas moi !

Mais je n'étais pas jaloux. En fait, je déteste l'aventure. Tout ce que je veux, c'est une vie normale. Avec ma mère, en pleine jungle, ça risquait d'être difficile. Et puis, je ne pouvais pas manquer le collège... Il avait donc été convenu que je passerais l'année chez son frère - mon oncle Léo.

Je n'avais rien contre. Le seul problème, c'est que mon oncle - le professeur Léo Matz - n'est pas un être normal. Il est chercheur ; je n'ai jamais très bien su dans quel domaine. Il ne quitte pour ainsi dire jamais son laboratoire, sauf pour manger et dormir. Il vit dans cette immense maison à moitié délabrée, à Mortonville, au sud de Philadelphie.

Et il s'obstine à m'appeler Montgomery.

- Quel dommage que Nane soit partie ! observa ma mère en entrant.

- Tu l'as dit ! maugréai-je.

La maison d'Oncle Léo m'aurait paru plus accueillante si Nane avait été là. C'est ma cousine, la fille d'Oncle Léo. Elle est vraiment très chouette - tout le contraire de son père. Elle passe presque tous ses étés avec nous, en Californie, pendant que son père parcourt le monde pour exposer les résultats de ses mystérieuses recherches.

Nane et moi avons un tas de choses en commun.

Nous sommes nés le même jour. L'un et l'autre, nous vivons seuls, moi avec ma mère, elle avec son père - la mère de Nane est morte à sa naissance - et nous jouons tous les deux du piano.

Elle est meilleure en sport que moi, mais ne s'en vante jamais. Et puis elle est drôle. Nous aimons le même type de blagues.

- Nane est en camp de vacances musicales jusqu'en août, précisa Oncle Léo. Il paraît que, toi aussi, tu es un bon pianiste, Montgomery.

Nous pénétrâmes dans le salon, une pièce immense, au papier peint jauni et aux meubles d'un autre âge.

Une étrange odeur y flottait - un mélange de moisi et de produits chimiques. Je fis la grimace.

- A quoi travailles-tu en ce moment, Léo ? demanda ma mère en s'asseyant dans un fauteuil. Une nouvelle découverte révolutionnaire ?

Mon oncle eut l'air mal à l'aise.

- Oh, la routine..., marmonna-t-il.

- Décidément, tu fais toujours autant de mystères autour de tes recherches, se moqua ma mère. Tu as tout du savant fou !

Ma mère n'avait pas tort. Avec sa tignasse en bataille, son visage osseux et ses grosses lunettes, mon oncle ressemblait effectivement à un savant fou comme on en voit dans les bandes dessinées. Je l'imaginais parfaitement, penché au-dessus d'une éprouvette fumante, avec un rictus diabolique, en train de se frotter les mains.

Soudain, un craquement sinistre retentit quelque part dans la maison. Je sursautai :

- Qu'est-ce que c'est ?

- Rien, rien, s'empressa de répondre mon oncle. Ce sont les poutres qui travaillent. C'est fréquent dans les vieilles maisons.

Je notai qu'il avait l'air embarrassé.

- Ce sont peut-être « les autres », suggéra ma mère. Tu te souviens, Léo ? Quand on était petits, on imaginait qu'une famille entière vivait cachée dans le grenier !

- Toi, tu as peut-être imaginé ça, grommela mon oncle. Pas moi...

Je me laissai tomber sur le canapé en soupirant. Un savant fou dans une maison hantée... L'année promettait d'être longue.

J'eus du mal à trouver le sommeil cette nuit-là. La maison craquait de partout. Certains bruits ressemblaient même à des voix humaines. J'entendais des gémissements, des grognements... Je finis par m'endormir. Mais pas pour longtemps.

Quelque chose m'éveilla en sursaut. J'ouvris les yeux et regardai autour de moi. Je n'étais plus dans ma chambre ! J'étais allongé sur une table d'opération, dans une sorte de salle d'examen.

Mon cœur se mit à battre à grands coups.

Un homme au long visage osseux se pencha sur moi. Il portait une tenue de chirurgien. Je ne distinguais pas ses traits, car une vive lumière m'aveuglait. Soudain, je vis quelque chose briller dans sa main. Un

instrument en métal, long et fin. Mes yeux s'agrandirent d'horreur.

Un scalpel !

J'essayai de me redresser. Impossible. Je voulus hurler, mais aucun son ne sortit de ma bouche.

- Ne bouge pas, dit l'homme d'une voix sourde, presque artificielle.

Ce n'était pas possible ! C'était un cauchemar !

« Mais oui, me dis-je, c'est ça. C'est un cauchemar ! Je rêve, c'est tout. Et c'est pourquoi je n'arrive ni à bouger, ni à parler. C'est un rêve, rien de plus... »

Mon cœur retrouva peu à peu son rythme habituel.

L'étrange chirurgien approcha son scalpel de mon oreille, s'apprêtant à fendre ma peau...

- Non ! hurlai-je. Noooooon !

Mes membres m'obéissaient à nouveau. Je me redressai d'un bond, haletant et trempé de sueur.

Je regardai autour de moi. J'étais dans ma chambre.

Une des nombreuses chambres d'amis de la maison d'Oncle Léo. L'homme au scalpel avait disparu.

La porte s'ouvrit en coup de vent.

- Monty ! s'écria ma mère. Ça va ? Je t'ai entendu crier.

- Je crois que j'ai rêvé, maman, réussis-je à articuler. Désolé de t'avoir réveillée.

- Ce n'est rien, mon chéri. Rendors-toi vite.

Je me rallongeai et fixai des yeux le plafond, attendant de retrouver mon calme.

Il me fallut une bonne heure pour me rendormir.

Après cette brève visite à Mortonville, je passai le reste de l'été chez nous, avec ma mère. En octobre, elle partit pour Bornéo. Oncle Léo vint me chercher

à l'aéroport. Il portait la même chemise et le même pantalon qu'avant les vacances. À croire qu'il n'avait que ceux-là.

Le temps était clair, un peu frais. Les feuilles des arbres commençaient à changer de couleur. Les rues de Mortonville avaient du charme. Mais je ne me sentais guère à l'aise.

Mon oncle se gara devant sa maison. La porte d'entrée s'ouvrit à la volée et Nane courut à notre rencontre.

- Salut, Monty ! s'écria-t-elle. Te voilà enfin ! Comment ça va ? Tante Rebecca est partie ? Tu n'aurais pas aimé l'accompagner à Bornéo... ?

Nane était aussi grande et maigre que moi. Elle portait un jean trop large et un sweat-shirt bleu. Ses cheveux, un peu moins roux que les miens ou ceux de son père, tombaient sur ses épaules. Ses yeux verts en amande pétillaient de joie.

- Salut ! réussis-je à placer entre deux flots de paroles.

— Viens vite ! me pressa-t-elle. Papa t'a fait visiter la maison, enjuillet ? Je parie que non. Il oublie toujours ce genre de truc. Tu vas voir : c'est super, ici ! Tu vas adorer.

Oncle Léo nous rejoignit dans le salon. Il se racla la gorge.

— Montgomery, j'ai un petit cadeau de bienvenue pour toi, annonça-t-il.

Je me tournai vers lui, surpris. Je ne l'avais pas imaginé aussi attentionné. Il mit sa main dans sa poche

pour en extraire un petit objet en métal, qu'il me tendit.

En regardant de plus près, je vis qu'il s'agissait d'une broche en forme d'étoile. En la faisant bouger, on voyait s'y refléter les couleurs de l'arc-en-ciel.

— Ouah ! m'exclamai-je. Qu'est-ce que c'est ?

— C'est une invention de papa, m'expliqua Nane avec fierté, un nouveau métal phosphorescent. Un peu comme ce qu'on colle sur son casque ou son cadre de vélo pour être vu la nuit. Papa m'a fabriqué une paire de boucles d'oreilles en forme de demi-lune avec ça. C'est génial, non ?

J'approuvai de la tête.

— J'ai un tas de projets intéressants en ce moment, Montgomery, dit mon oncle en me dévisageant à travers les verres épais de ses lunettes. Dommage que je ne puisse pas tout vous raconter.

Il continuait à me regarder fixement, et je me sentis rougir.

« On dirait qu'il ne m'a jamais vu ! » pensai-je.

Enfin, il se ressaisit.

- Laisse-moi te l'épingler, proposa-t-il.

Il s'approcha de moi et pinça le tissu de mon T-shirt. Ses mains tremblaient.

- Ça ira, dis-je, inquiet, en tendant la main vers la broche. Je vais l'accrocher moi-m... Aïe !

Une vive douleur transperça mon index. Oncle Léo venait de me piquer : c'était à se demander s'il ne l'avait pas fait exprès ! Une goutte de sang perla, puis coula le long de mon doigt.

- Oh, je suis désolé, Montgomery ! s'exclama mon oncle en sortant un mouchoir de sa poche. Je t'ai fait mal. Quel maladroit je suis !

Il essuya le sang et rangea le mouchoir.

- Ce n'est pas grave, murmurai-je en examinant mon doigt meurtri. Ce sont des choses qui arrivent. En tout cas, merci pour la broche. Elle est vraiment géniale.

- T'en fais pas, papa, il survivra, ajouta Nane, un peu moqueuse. Allons dans la cuisine. Je suis sûre que tu meurs de faim, Monty.

- Euh... oui, bredouillai-je.

- Une nouvelle boulangerie vient d'ouvrir à deux pas d'ici, annonça ma cousine. Elle fait les meilleurs beignets de la ville. Trois fournées par jour ! Ils sont encore chauds quand on les rapporte à la maison ! Elle ouvrit un sac en papier posé sur la table. Une délicieuse odeur de cannelle envahit l'atmosphère, me mettant l'eau à la bouche. Le petit déjeuner dans l'avion me paraissait bien loin.

- Que diriez-vous d'un peu de cidre pour les accompagner ? suggéra mon oncle.

- Bonne idée, répondis-je en m'asseyant à table. Oncle Léo était peut-être un peu étrange, mais au moins il aimait les bonnes choses.

Nane me tendit un beignet dans lequel je mordis à pleines dents. Il était absolument succulent, encore un peu tiède à l'intérieur. Le sucre et la cannelle crissèrent sous mes dents. Je l'avalai en trois bouchées et bus une grande gorgée de cidre.

J'inspectai des yeux la cuisine. Elle était grande et accueillante, avec son carrelage vert et blanc et ses rideaux jaunes aux fenêtres.

« Finalement, quand Nane est là, c'est plutôt bien, ici ! » me dis-je en prenant un deuxième beignet.

Au même moment, un malaise me saisit. Des gouttes de sueur perlèrent à mon front. Je me mis à trembler, ma gorge se noua. Je respirais avec difficulté. Mes oreilles bourdonnaient.

Que m'arrivait-il ?

J'étais assis, et pourtant j'avais le vertige.

- Monty, ça va ? s'inquiéta Nane. Tu es tout pâle.

- Je..., bredouillai-je. Je ne me sens pas...

Mon estomac se contracta. Je me penchai en avant... et vomis sur le carrelage. Nane recula d'un bond en faisant la grimace.

- Montgomery ! s'écria mon oncle.

Je me redressai ; je me sentais un peu mieux. Je regardai avec horreur le sol souillé.

- Je... je suis désolé, balbutiai-je.

Mes joues étaient en feu. J'aurais voulu disparaître sous terre. Oncle Léo dénicha un seau et une serpillière et se mit à réparer les dégâts.

- Tu es malade ? demanda-t-il.

- On devrait peut-être appeler un médecin, s'inquiéta Nane.

- Non, non, ça va ! Merci.

C'était vrai. Je me sentais mieux. Et je venais de comprendre pourquoi j'avais vomi. L'arrière-goût

qui me restait dans la bouche ne laissait aucun doute à ce sujet.

- Ce sont les beignets, expliquai-je. Ils sont frits dans l'huile de cacahuète.

Nane se frappa le front avec la paume de sa main.

- C'est vrai que tu es allergique aux cacahuètes ! Je l'avais complètement oublié. Pauvre Monty !

- Je suis vraiment navré, Montgomery, ajouta mon oncle. Tu arrives, et la première chose que je fais, c'est te transpercer un doigt. Après quoi, je manque de t'empoisonner ! Ce n'est pas très réussi comme accueil.

- Ce n'est pas ta faute, répondis-je, embarrassé. Tu ne pouvais pas savoir. Euh... je crois que je ferais mieux d'aller me laver les dents.

- Tu sais où est la salle de bains ? Deuxième porte à gauche, à l'étage, m'indiqua Nane. Quand tu redescendras, on se fera des sandwiches, avec du beurre et du jambon. D'accord ?

Dans la salle de bains, je m'aspergeai le visage d'eau fraîche. Puis je me brossai les dents trois fois de suite. Je me sentais parfaitement bien à présent. J'étais juste un peu honteux.

En sortant, je repris le corridor qui menait à l'escalier. Même en plein jour, il était sombre. Les planches du parquet grinçaient à chaque pas. Une série de portes se succédaient ; il y en avait au moins cinq de chaque côté. Elles étaient toutes fermées. Pourquoi Oncle Léo avait-il une aussi grande maison ? Il y vivait seul avec Nane... et moi, pour un an. Nous n'avions pas besoin d'autant d'espace !

Et puis, qu'y avait-il derrière ces portes ? L'une d'entre elles, au bout du couloir, était entrouverte. Je m'approchai. À ma grande surprise, elle donnait sur un petit escalier en colimaçon.

« Où peut-il bien mener ? » me demandai-je.

Je commençai à le descendre. Chaque marche craquait de façon sinistre.

« Pourvu qu'il ne s'effondre pas..., me dis-je. Il ne manquerait plus que ça ! »

L'escalier donnait sur le rez-de-chaussée, mais à l'arrière de la maison. À gauche se trouvait le bureau d'Oncle Léo, et à droite la salle de musique, avec le piano de Nane.

En face de moi se dressait une troisième porte. Contrairement aux deux autres, elle était blindée. Poussé par la curiosité, je voulus l'ouvrir.

- Non ! tonna une voix derrière moi. N'entre jamais dans cette pièce, J A M A I S !

Je me retournai d'un bond, et me retrouvai face à face avec mon oncle. Il paraissait fort mécontent.

- Euh..., balbutiai-je, je crois que je me suis perdu.

- Je comprends, dit mon oncle d'une voix grave. C'est une grande maison. Excuse-moi, je ne voulais pas t'effrayer. Mais cette porte mène à mon laboratoire et... certaines de mes expériences sont très délicates - voire dangereuses. Tu risquerais de te blesser, Montgomery.

- D'accord, répondis-je.

Je n'avais qu'une envie, retrouver Nane au plus vite. Ici, dans cette demi-obscurité, mon oncle me donnait la chair de poule.

- La cuisine est par là, me dit-il.

Il entra dans son laboratoire et referma la porte. Je l'entendis distinctement tourner un verrou.

Cet après-midi-là, Nane m'emmena faire du patin à roulettes et me présenta à ses copains. Je les trouvai

immédiatement sympathiques. Surtout une certaine Ashley, une jolie fille avec de longs cheveux noirs et de grands yeux bruns. Je racontai quelques blagues et réussis à la faire rire. Et c'était une vraie championne du patin à roulettes.

Dimanche, il pleuvait. Impossible de sortir. Avec Nane, nous jouâmes d'abord à des jeux vidéo dans sa chambre, puis elle me proposa de descendre regarder la télé. Nous devions longer le couloir du premier étage. Comme d'habitude, le parquet craqua de partout.

- Qu'est-ce qu'il y a derrière toutes ces portes ? demandai-je.

- Des chambres, répondit Nane en haussant les épaules. Il y en a dix. Je suppose que c'était un hôtel, autrefois.

- C'est un peu sinistre, commentai-je. Chaque fois que je vais me coucher, j'ai peur de me tromper de porte. Et tous ces bruits bizarres ! J'ai tout le temps l'impression d'être espionné...

- Papa ne t'a donc rien dit ? m'interrompit Nane en me fixant droit dans les yeux.

- De quoi parles-tu ? demandai-je, éberlué.

Ma cousine hésita.

- Vas-y, raconte ! la pressai-je.

Elle inspira profondément :

- Il ne t'a pas parlé des... des mutants ?

Baissant la voix, elle ajouta :

- Ils vivent ici, avec nous. Ils ne sortent que la nuit parce qu'ils ne supportent pas la lumière.

Un long frisson me parcourut le dos :

— C'est une blague ?

- Je suis sérieuse ! insista Nane. Pourquoi crois-tu que nous avons autant de chambres ?

- Mais d'où viennent-ils, ces... ces mutants ? Et pourquoi ton père les laisse-t-il vivre ici ?

- Ce sont les fruits d'expériences qui ont raté, murmura Nane. Papa se sent responsable d'eux, je suppose.

J'étais sidéré :

- Cette maison est pleine de monstres, et c'est maintenant que tu me le dis ?

Je vis alors un sourire moqueur se dessiner sur ses lèvres.

- Tu m'as crue ! s'exclama-t-elle. Ha ! ha ! Je t'ai bien eu !

- Très drôle ! me renfrognai-je. Bien sûr que non, je ne t'ai pas crue.

- Oh que si ! Tu as tout gobé !

- Qui croirait à des bêtises pareilles ! me défendis-je.

- Toi ! Allons, reconnais-le, ne sois pas mauvais perdant. Tu sais bien que je ne dirai rien à personne. Ça, j'y comptais bien. Je ne voulais surtout pas qu'Ashley, par exemple, entende parler de cette histoire. Elle en rirait encore plus que de mes blagues ! Nane m'entraîna vers l'escalier de service. Nous passâmes devant le laboratoire de mon oncle, avant d'entrer dans la salle de musique. C'est là que se trouvait la télé.

J'entendis des sons étranges qui provenaient du laboratoire. Qu'est-ce que mon oncle pouvait bien y fabriquer ?

- Tu es déjà entrée dans le labo de ton père ? demandai-je à Nane.

- Une seule fois. Papa est très strict sur ce point. C'est son domaine.

- J'ai pu m'en rendre compte ! Et alors ?

- J'avais sept ans environ, poursuivit Nane. J'y suis entrée en douce pendant qu'il faisait la sieste. J'étais sûre de découvrir un tas de choses horribles. Des lapins à deux têtes dans des bocaux, ce genre de truc.

- Et alors ?

Nane haussa les épaules :

- Rien. Juste quelques éprouvettes plus ou moins remplies. J'étais déçue. J'allais sortir quand j'ai entendu papa arriver. Pour éviter qu'il me passe un savon, je me suis cachée dans un placard. Ça, c'était horrible ! J'y suis restée deux heures, et j'avais une terrible envie de faire pipi ! Après ça, je n'ai plus jamais eu envie de fouiner dans son laboratoire, crois-moi ! conclut-elle en riant.

- Pourquoi ton père s'obstine-t-il à m'appeler Montgomery ? demandai-je à Nane en allumant le téléviseur et en commençant à zapper.

— Je n'en sais rien. Tu sais, il a un côté très vieux jeu... Donne-moi la télécommande ! ajouta-t-elle d'un air agacé. Tu zappes si vite qu'on n'a pas le temps de voir les programmes.

- Il pourrait m'appeler Monty, comme tout le monde..., grommelai-je.

- Oh, regarde ! s'exclama tout à coup ma cousine. C'est *La Nuit des morts vivants* ! J'adore ce film ! Je l'ai vu au moins quatre fois !

Je ne suis pas un fan de films d'horreur, mais je ne voulais pas l'avouer à Nane, de peur de me faire traiter de froussard. Je me vautrai dans le canapé et me mis à réfléchir à d'autres prénoms que je pourrais porter.

- En plus, c'est la meilleure partie du film, commenta Nane. Tu regardes ?

- David, répondis-je.

- Quoi ?

- David. Qu'est-ce que tu en penses ? David Adams, ça sonne bien, non ?

- N'importe quoi ! maugréa Nane.

- Bon, alors, Paul. Paul Adams. C'est parfait. Et très élégant. Ou bien, Alan. Alan, c'est très...

- Si tu allais plutôt nous chercher du pop-corn à la cuisine, m'interrompit Nane avec un soupir exaspéré.

Je m'empressai d'accepter. Quelques minutes plus tard, je repassai devant le laboratoire d'Oncle Léo, un paquet de pop-corn à la main.

- Non ! Jamais ! l'entendis-je soudain hurler.

Je restai pétrifié. Pendant quelques secondes, ce fut le silence. Puis il me sembla distinguer une voix, de l'autre côté de la porte, mais je ne compris pas ce qu'elle disait.

À qui mon oncle pouvait-il bien parler ?

- Non ! reprit-il d'un ton affolé. Tu es fou ! Tu m'entends ? Complètement fou !

Un frisson me parcourut le corps. À qui mon oncle parlait-il sur ce ton ? Qui était fou ? Personne n'était venu nous rendre visite. Je le savais puisque je n'avais pas quitté la maison de la journée.

Que se passait-il dans ce laboratoire ?

- Monty, tu viens ? appela Nane.

Je la rejoignis et refermai la porte de la salle de musique derrière moi. Puis je me raclai la gorge :

- Nane, ton père est en train de se disputer avec quelqu'un dans le laboratoire.

Elle se contenta de hausser les épaules sans quitter son film des yeux :

- Papa est très émotif quand il travaille. Ça lui arrive souvent de crier.

- Mais il est seul dans le labo ! insistai-je.

- Monty ! s'exclama-t-elle. À quelle époque vis-tu ? Tu n'as jamais entendu parler du téléphone ?

Je rougis jusqu'aux oreilles. Bien sûr, Nane avait raison. Mon oncle était en train de téléphoner. Pour-

tant, il m'avait semblé entendre une autre voix. Mon imagination m'avait sans doute joué un tour.

Je m'affalai sur le canapé à côté de Nane.

- Tiens ! lui dis-je en lui tendant le pop-corn.

Je ne parvins pas à me concentrer sur le film. Je ne cessais de penser à la manière dont Oncle Léo avait hurlé : « Tu es fou ! » J'en avais encore froid dans le dos.

- Voilà, c'est notre collègue ! m'annonça Nane le lendemain matin.

Devant moi se dressait un bâtiment de brique rouge, tout en longueur. Il ressemblait un peu à mon ancien collège, en plus grand. Les mêmes fenêtres en aluminium, les mêmes pelouses rectangulaires aux quatre coins de la cour. Des élèves y jouaient au Frisbee.

- Ton prof principal est Mme Eckstat, poursuivit Nane, en salle 113. C'est bête que tu ne sois pas avec moi, chez M. Pratt. Mme Eckstat est une super prof, mais elle est drôlement sévère.

- Ça ne fait rien, répondis-je. Je ne suis pas du genre chahuteur.

J'étais nerveux. Non seulement je fréquentais un nouveau collège, mais en plus j'y faisais ma rentrée avec un mois de retard. La cloche sonna. Je montai en salle 113.

- On se retrouve à la cantine ! me lança Nane. Bonne chance !

- Merci ! À tout à l'heure !

J'entrai en essayant de passer inaperçu. En me voyant, Mme Eckstat m'adressa un bref sourire. Avec ses cheveux bouclés qui grisonnaient et ses lunettes pendues à son cou au bout d'une chaîne, je lui donnais dans les cinquante ans.

L'amie de Nane, Ashley, était dans ma classe. Je voulus capter son regard, mais elle était en pleine conversation avec une autre fille. Je jetai un coup d'oeil dans la salle. Plusieurs places étaient inoccupées.

- Où dois-je m'asseoir, Madame Eckstat ? demandai-je.

Elle fronça les sourcils :

- Voyons, Monty, je t'ai indiqué ta place la semaine dernière, quand tu es venu te présenter.

Je la regardai, bouche bée. J'étais venu me présenter, moi ? La semaine dernière ?

- Euh... excusez-moi, Madame Eckstat. La semaine dernière, j'étais encore en Californie. C'est mon premier jour dans ce collège.

Ma prof principale leva les yeux au ciel :

- Cesse de faire ton intéressant, Montgomery, et va t'asseoir.

Je ne savais toujours pas où était ma place. D'un geste de la main, Ashley m'indiqua une table à côté de la fenêtre.

- Ne l'énerve pas, murmura-t-elle quand je passais à côté d'elle. Elle n'est pas commode.

J'allai m'asseoir, un peu comme un automate, et commençai à sortir mes affaires.

Mme Eckstat se mit à écrire au tableau. J'essayai

de me concentrer, mais c'était impossible.

À quoi avait-elle fait allusion ? Je n'avais jamais mis les pieds dans ce collège. Je n'avais rencontré aucun de mes nouveaux professeurs.

Je venais d'arriver de Californie !

Alors pourquoi prétendait-elle me connaître ?



Cet après-midi-là, je pris ma première leçon de piano chez le professeur de Nane, M. Schneider. Il enseignait aussi la musique au collège.

Bien que je sois bon pianiste, j'eus du mal à faire mes gammes. Je n'avais pas joué depuis longtemps. J'étais encore très préoccupé par la réflexion de Mme Eckstat. Elle avait dû me confondre avec un autre élève, c'était la seule explication. Pourtant, j'étais le seul rouquin de ma classe.

M. Schneider, penché par-dessus mon épaule, fronça les sourcils. Il était chauve, à l'exception de quelques mèches sur les côtés. Il portait une chemise rayée et une cravate verte à pois blancs.

- Reprends depuis le début, m'encouragea-t-il alors que je me trompais pour la troisième fois. J'aimerais que tu sois prêt pour les prochaines rencontres musicales.

- Les rencontres musicales ?

- Tu n'es pas au courant ? s'étonna M. Schneider.

Vendredi prochain, avec quelques élèves, j'organise un concert au collège. J'aimerais que tu y participes. Nane m'a dit que vous aviez le même niveau. Vous pourriez interpréter un morceau à quatre mains. L'idée me plut. J'allais peut-être réussir à impressionner Ashley et à me faire de nouveaux copains. Ma vie à Mortonville deviendrait ainsi un peu plus normale. Car jusqu'à présent...

- Alors, au travail ! déclarai-je en réattaquant mes gammes.

Le reste de la leçon se passa bien. M. Schneider hocha plusieurs fois la tête en souriant. A la fin du cours, il me donna une série de morceaux à étudier à la maison.

- Continue comme ça, et tu seras prêt pour vendredi prochain ! Mais il faut travailler tous les jours. M. Schneider n'habitait pas très loin de chez nous et je fus bientôt rentré. Je gravis les marches du perron quatre à quatre.

- Nane ? Oncle Léo ? appelai-je.

Je me précipitai dans la cuisine. Elle était vide. Je me rappelai alors que Nane faisait du baby-sitting chez des voisins.

« Oncle Léo doit être dans son laboratoire, me dis-je. Il ne peut sans doute pas m'entendre de là-bas. » Je me dirigeai vers le fond du couloir et frappai à sa porte en l'entrouvrant.

- Oncle L...

- Referme immédiatement cette porte ! hurla une voix à l'intérieur.

Surpris, je lâchai la poignée. La porte se referma d'elle-même.

Cette voix... ! Ce n'était pas la voix de mon oncle. Elle était bien trop aiguë. Il y avait quelqu'un d'autre dans ce laboratoire.

Mais qui ?

Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrit en coup de vent. Je me retrouvai nez à nez avec mon oncle. Il était pâle comme un linge et il avait les yeux cernés.

- Tu as besoin de quelque chose, Montgomery ? demanda-t-il d'une voix blanche.

- Euh..., bredouillai-je, je ne voulais pas te déranger...

- Tu ne me déranges pas, répondit-il en souriant faiblement. Je suis désolé d'avoir crié. Mais la prochaine fois, n'ouvre la porte que si je te dis d'entrer.

- C'est bien toi qui as crié ? Tu avais une drôle de voix.

- Hmm, fit-il en se raclant la gorge, j'étais un peu tendu. Je travaille sur une expérience extrêmement délicate en ce moment.

- Mais..., voulus-je protester.

Je n'achevai pas ma phrase, tellement j'étais troublé.

- Ce n'est pas grave, insista mon oncle. Et maintenant, si tu allais faire tes devoirs ?

- D'accord.

Il disparut à l'intérieur du laboratoire et je retournai dans la cuisine. J'avais besoin de manger quelque chose. Et de réfléchir.

J'étais presque certain que la voix que j'avais entendue n'était pas celle d'Oncle Léo. M'avait-il menti ? Et si oui, pourquoi ? Que nous cachait-il ?

Le jour suivant, tout se passa normalement au col-

lège. À la cantine, je fis rire toute ma tablée en imitant notre prof de gym, M. Mason. Il est assez petit et très musclé ; quand il marche, on dirait un canard. Un canard bodybuildé.

Ashley était assise en face de moi. C'était elle qui riait le plus fort. J'étais aux anges.

L'avant-dernière heure, nous avions arts plastiques. Alors que j'entrais dans la salle, mon regard croisa celui d'Ashley. Elle me sourit et m'indiqua une place à côté d'elle. Je ne me fis pas prier. En allant m'asseoir, je croisai deux autres amis de Nane : Vinny Arnold était installé près de la fenêtre, et Seth Block, à la table voisine de la nôtre.

La prof de dessin, Mlle Braun, était une jeune femme mince avec de longs cheveux bruns qui lui tombaient sans arrêt dans les yeux.

- Nous allons poursuivre notre travail sur les couleurs et les formes, annonça-t-elle. Il y a du papier

mâché et de la gouache sur chaque table. Soyez créatifs, les enfants !

Je jetai un coup d'œil sur la table de Seth. Avec deux autres garçons, il modelait un monticule en papier mâché.

- Qu'est-ce que ça représente ? leur demanda Mlle Braun en s'approchant d'eux.

- Un volcan, mademoiselle ! répondit Seth. Il va être génial ! On va peindre des traînées de lave sur les côtés, et coller plein de petits personnages : des gens qui vont être brûlés !

- Le volcan, c'est une bonne idée, commenta Mlle Braun. Mais vous n'êtes pas très gentils avec ces pauvres gens !

- Quelle idée aussi de vivre près d'un volcan en activité ! plaisanta Seth.

Ashley leva les yeux au plafond d'un air ulcéré.

- Il n'en rate pas une, celui-là ! soupira-t-elle en passant une couche de peinture bleue sur le masque qu'elle était en train de réaliser.

De mon côté, je pris une pleine poignée de papier mâché et commençai à l'étaler sur mon avant-bras.

- Je vais faire un moulage grandeur nature de moi-même, annonçai-je. Qu'en dis-tu ?

- Bon courage ! répondit Ashley en éclatant de rire. Si tu veux, je peux t'aider.

Elle plongea une main dans la cuvette et me plaqua une grosse couche de papier mâché sur la main.

- Voilà, c'est mieux !

- Hé ! protestai-je. Tiens, voilà des petites taches

de rougeole sur ton masque !

Je saisis un pinceau, le trempai dans de la gouache rouge et en tamponnai le masque d'Ashley.

- Ah, tu aimes le rouge ? répliqua-t-elle. Alors, prends ça !

Elle me prit le pinceau des mains et commença à étaler la gouache sur mon visage.

- Très bien ! Tu l'auras voulu ! dis-je en m'emparant d'un pot de peinture verte.

- Non ! s'exclama Ashley en riant.

Elle me retint le bras. Je me dégageai un peu trop violemment et balayai d'un seul geste une rangée de pots qui explosèrent sur le sol. Sauf le pot de jaune. Celui-ci s'était entièrement déversé sur la table de Seth, éclaboussant son volcan.

Un silence de mort tomba sur la classe. Ashley et moi nous regardâmes avec horreur. Puis, soudain, tout le monde se mit à parler en même temps.

- Espèce de crétin ! s'écria Seth en montrant les poings.

- À ta place, je dégagerais vite fait ! dit quelqu'un. Mlle Braun s'interposa. Elle me dévisagea, les mains sur les hanches.

- Regarde-moi ce travail ! me gronda-t-elle. Il y a de la peinture partout !

- Pardon, murmurai-je. Je ne l'ai pas fait exprès.

- J'espère bien ! rétorqua la prof. Bon, je vais appeler quelqu'un pour ramasser les débris de verre. En attendant, faites attention où vous mettez les pieds, les enfants !

Elle se tourna vers Ashley et moi avant d'ajouter :

- Vous viendrez me voir à la fin des cours. Vous nettoierez cette salle de fond en comble. Ça vous apprendra à avoir un peu plus de respect pour le matériel scolaire.

Je hochai la tête :

- Bien, mademoiselle.

- La barbe ! soupira Ashley. Je vais rater mon cours de handball. Qu'est-ce qui t'a pris de faire l'imbécile comme ça ?

Moi ? Si elle ne m'avait pas attrapé le bras, rien ne serait arrivé !

Mais j'étais trop embarrassé pour discuter. C'était mon deuxième jour de classe, et la deuxième fois que je me faisais remarquer.

— Je suis désolé, répétais-je.

Ashley ne m'adressa plus la parole jusqu'à la fin de l'heure. Elle termina de peindre son masque et moi, je tentai de modeler un alligator, mais n'obtins qu'une espèce de saucisse à pattes.

À la fin des cours, je retournai en hâte vers la salle d'arts plastiques pour y retrouver Ashley. J'ouvris la porte... et restai figé d'horreur.

La salle était sens dessus dessous. On aurait dit qu'un ouragan l'avait traversée. Des traînées de peinture recouvraient les murs, les fenêtres, les tables et le sol. Les cuvettes de papier mâché avaient été renversées sur le bureau de Mlle Braun. Tous les dessins exposés avaient été arrachés et déchirés en mille morceaux.

Je jetai un coup d'oeil sur le volcan de Seth. Il avait été réduit en bouillie. De même que mon alligator, et tout le reste.

Ashley se tenait au milieu de la pièce. Sa lèvre inférieure tremblait. Elle avait les larmes aux yeux.

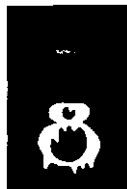
— Quelle horreur ! m'écriai-je. Qui a fait ça ?

Je la vis devenir rouge de colère.

- N'approche pas ! s'écria-t-elle. Espèce de malade !

- Mais..., fis-je, interloqué.

- Mais quoi ? ! hurla Ashley. Je t'ai vu, Monty ! Je sais que c'est toi !



- Moi ? m'exclamai-je, estomaqué. Je n'ai rien fait !
- Tu as tout saccagé ! cria Ashley sans m'écouter. Pourquoi ?
- Tu es folle ! Ce n'est pas moi ! Je n'étais même pas là !
- Quel culot ! rétorqua Ashley en pointant sur moi un index accusateur. Je t'ai vu ! Tu étais complètement déchaîné. Ensuite, tu t'es sauvé par la fenêtre.
- C'est faux ! me défendis-je. Tu te trompes. Ce n'était pas moi. J'arrive à l'instant de mon cours de sciences. Je n'ai rien fait.

Ashley essuya une larme en tremblant de rage.

- Tu veux me faire accuser à ta place, c'est ça ?
 - Bien sûr que non ! Je sais bien que tu n'es pas la coupable. Mais moi non plus ! Je le jure !
 - Mais puisque je t'ai vu ! hurla Ashley.
- La tête commençait à me tourner.
- Je n'y comprends rien, murmurai-je.

Soudain Ashley regarda par-dessus mon épaule et pâlit :

- Mademoiselle Braun... euh... je...
- Qui a fait ça ? demanda la prof d'une voix sévère. Je restai sans voix, la bouche ouverte. Ashley regardait le bout de ses pieds.
- Eh bien ? insista Mlle Braun. Ashley, c'est toi ?
- Non, mademoiselle.
- Monty ? poursuivit la prof en se tournant vers moi.
- Non ! m'écriai-je.

Ashley inspira profondément :

- Monty, je t'ai vu !

Mlle Braun la crut sur parole. Elle s'approcha de nous en hochant la tête.

- Tu peux partir Ashley, dit-elle. Quant à toi, Monty, tu vas me suivre chez le principal. Immédiatement.

C'était la première fois que j'étais convoqué chez un principal. En plus, pour quelque chose que je n'avais pas fait !

Mlle Braun m'accompagna à l'intérieur du bureau.

- Cette fois-ci, c'est grave, commença-t-elle.

Mme Williams, le principal du collège, était une femme imposante, vêtue d'un strict tailleur gris. Elle me fixa droit dans les yeux d'un air sévère.

- Te revoilà, toi ! déclara-t-elle. Cela ne m'étonne pas. Ne t'ai-je pas prévenu ce matin que tu allais t'attirer des ennuis ?

Elle se tourna vers Mlle Braun :

- Qu'a-t-il fait, cette fois-ci ?

Je restai bouche bée. J'avais du mal à croire ce que je venais d'entendre.

Ce matin ? Mais je n'y étais pas venu, dans son bureau, ce matin ! Je n'avais jamais vu le principal auparavant !

C'était à devenir fou.



Mlle Braun décrivit l'état dans lequel se trouvait la salle d'arts plastiques, tout en me lançant des regards pleins de reproche.

Moi, je commençais à me demander si je ne souffrais pas d'un dédoublement de personnalité. Peut-être avais-je saccagé la salle de Mlle Braun s'en m'en rendre compte. Peut-être avais-je vu Mme Williams le matin même et l'avais-je oublié. Les autres semblaient si sûrs d'eux...

Mais non ! C'était impossible ! Je savais que je n'étais pas fou !

Je frémis en repensant à ce qu'avait dit Mme Eckstat, la veille, quand j'avais voulu m'asseoir...

Quelque chose ne tournait pas rond dans ce collège.

- Ce n'est pas moi ! explosai-je. Je vous le jure. Je n'ai rien fait. Absolument rien !

Les deux femmes hochèrent la tête.

- Et menteur, en plus ! déclara le principal. Monty,

nous savons que c'est toi. Une élève t'a vu. À moins qu'Ashley soit une menteuse...

- Je ne sais pas, répondis-je, exaspéré. Tout ce que je sais, c'est que je n'y suis pour rien. Et vous ne m'avez pas convoqué ce matin, Mme Williams. C'est la première fois que je mets les pieds dans votre bureau.

Le principal me dévisagea comme sij'étais un extra-terrestre.

- Je sais que c'est dur pour toi, finit-elle par dire. Il n'est pas facile de s'adapter à une nouvelle école, à de nouveaux camarades, à une nouvelle maison... Je me mordis les lèvres. J'avais envie de crier. C'était clair, elle ne me croyait pas.

- ... mais un pareil comportement est inacceptable, poursuivit-elle. Et mentir ne fait qu'aggraver ton cas.

- Mais je dis la vérité ! insistai-je.

Le principal poussa un soupir.

- Je vois que tu t'obstines. Je vais quand même te donner une dernière chance. Tu vas retourner en salle d'arts plastiques et tout nettoyer de fond en comble. Mais je te préviens, Monty : je ne veux plus te voir dans mon bureau. C'est compris ?

J'étais bien forcé d'obéir. Je me sentais comme un chien battu. Je vivais un vrai cauchemar.

Un peu plus tard, Mlle Braun me remit un seau et une serpillière, et je me mis au travail.

« Il y en a pour des heures ! » réalisai-je avec effroi. Je commençai par ramasser les objets sur le sol avant

de les jeter dans un grand sac poubelle. Puis, à l'aide d'une éponge, je me mis à nettoyer les murs.

Soudain, du coin de l'œil, je vis quelque chose bouger derrière la fenêtre, sur ma droite. Je m'approchai : c'était mon propre reflet. Cheveux roux en bataille, nez trop long... Oui, c'était bien moi.

Je me remis au travail. Quelques secondes plus tard, quelque chose bougea à nouveau. Ce ne pouvait pas être mon reflet, puisque je n'étais pas en face de la fenêtre. J'étais troublé. Quelqu'un m'observait-il de l'extérieur ?

Une nouvelle fois, je vis ma propre image. Chose étrange, elle était parfaitement nette. Presque réelle... Je fronçai les sourcils. Elle fit de même. Je remarquai alors quelque chose d'étrange dans ses yeux. Une petite lueur, un peu cruelle. Avais-je vraiment ce regard-là ?

Je tirai la langue. Mon reflet aussi.

Sans crier gare, je levai un bras et agitai la main.

Mon reflet resta immobile !



Il me fallut quelques secondes pour me décider à ouvrir la fenêtre. Un bruit derrière moi me fit sursauter. Mlle Braun venait d'entrer. Elle croisa les bras en fronçant les sourcils.

- Tu n'es pas censé contempler le paysage, mais nettoyer cette salle ! me rappela-t-elle.

- Je... je..., bredouillai-je, mon reflet ! Il ne...
Je ne savais pas comment lui expliquer. Mlle Braun s'approcha de la fenêtre. Mon image, elle, avait disparu.

- Quoi, ton reflet ? fit-elle. Tu n'es pas là pour t'admirer ! Allez, au travail !

Elle tourna les talons et se dirigea vers la porte. En sortant, elle ajouta :

- Je reviendrai dans une heure. Gare à toi si tu n'as pas fini !

Une heure plus tard, je vidai le dernier seau d'eau sale dans l'évier et inspectai la pièce. Je n'avais pas

réussi à tout nettoyer ; il restait des traces de peinture sur les murs.

Je pris mon cartable et sortis. Sur le chemin du retour, j'espérais trouver Nane à la maison. Il fallait absolument que je lui parle. J'avais peur de devenir fou ! Mon ombre me précédait sur le trottoir. Le vent d'automne faisait tourbillonner les feuilles mortes au-dessus de ma tête. J'accélérai le pas en passant devant un petit terrain vague. Oncle Léo et Nane devaient se demander ce que je fabriquais.

Soudain, j'entendis un craquement dans mon dos. Je tournai la tête. Quelqu'un me suivait-il ?

La rue était déserte. Je continuai à marcher. Je n'étais plus qu'à une centaine de mètres de chez moi. Je venais de dépasser un platane lorsqu'un nouveau craquement retentit. Je fis aussitôt volte-face.

Là ! Une ombre venait de se cacher derrière l'arbre. Mon cœur se mit à battre plus fort. Était-ce l'individu que j'avais vu à travers la fenêtre ? Celui que j'avais pris pour mon reflet ?

J'allais peut-être enfin savoir ce qui se passait. Je me campai sur mes deux pieds.

- Je sais que vous êtes là ! Montrez-vous ! m'écriai-je. Qui êtes-vous ?

Pendant un moment, rien ne bougea. Puis quelqu'un sortit de derrière l'arbre.

C'était Seth. Quelques secondes plus tard, il fut rejoint par Vinny et Rob, ses deux copains du cours d'arts plastiques. Ils m'encerclèrent. Ils n'avaient pas l'air particulièrement aimable.

- Qu... qu'est-ce que voulez ? balbutiai-je.
- Tu ne devines pas ? répondit Seth en serrant les poings.
- Tu as bousillé notre volcan, renchérit Vinny. Ashley nous a tout raconté...
- On travaillait dessus depuis trois semaines, ajouta Rob.
- Alors, maintenant, c'est nous qui allons te bousiller, grogna Seth.

Il ne manquait plus que cela !

- Écoutez, les gars, dis-je. Je vais vous expli...
- C'est tout ce que je pus dire ; le premier coup s'abattit sur moi.



- Non ! m'écriai-je en me protégeant le visage.
- Tenez-lui les bras ! ordonna Seth à ses acolytes. Je me débattis comme un beau diable, mais c'était inutile. Au bout de quelques minutes, ma chemise était déchirée et je saignais du nez. Seth et ses copains se donnèrent des claques dans le dos, puis décampèrent.

Quand j'arrivai chez Oncle Léo, le sang coagulé sur mon visage me faisait une sorte de moustache, mon nez avait doublé de volume. Mes côtes me faisaient mal.

Je claquai la porte derrière moi. À l'autre bout de la maison, Nane s'exerçait au piano.

- C'est toi, Monty ? appela-t-elle.
- Ouais, marmonnai-je.
- Viens ! On va répéter le duo !

Je ne répondis pas et montai directement dans ma chambre. Je n'avais envie de voir personne, pas même ma cousine. J'avais été puni, puis battu pour

quelque chose que je n'avais pas fait. Jamais je ne m'étais senti aussi misérable. Je n'avais qu'une envie : quitter cette maudite ville, et rejoindre ma mère dans la jungle de Bornéo. J'étais certain que j'y serais plus tranquille !

Lundi matin, j'avais anglais en troisième heure, avec Mme Eckstat. J'arrivai légèrement en retard. La prof me jeta un regard sévère. J'allai m'asseoir en vitesse.

- Quelqu'un peut-il me dire ce qu'est un substantif ? interrogea-t-elle. Voyons... Monty ?

Zut ! Pourquoi fallait-il que ça tombe sur moi ? Je réfléchis.

— Euh... c'est un nom, hasardai-je.

La prof croisa les bras :

- Oui, mais encore ?

C'était tout ce que je savais. Mon front devint moite. Je jetais des coups d'œil nerveux autour de moi. Mon regard tomba sur la fenêtre - où je vis mon reflet. Il souriait !

Je sursautai. Comment pouvais-je le voir sourire puisque, moi, je ne souriais pas ?

Et puisque la fenêtre était grande ouverte !

Quelqu'un, à l'extérieur, me regardait.

C'était mon parfait sosie !

Je me levai d'un bond :

- Hé, toi !

- Monty, que se passe-t-il ? demanda Mme Eckstat en fronçant les sourcils.

Je ne répondis pas. Je ne pouvais détacher mon regard de ce garçon, de l'autre côté de la fenêtre. Mon double.

Il me dévisageait d'un air moqueur.

— Tu as un problème, Monty ? murmura-t-il.

Puis il tourna les talons et s'enfuit.

Je sautai par la fenêtre et me lançai à sa poursuite.

- Stop ! hurlai-je. Arrête-toi !

Qui était-il ? Où courait-il ainsi ?

J'entendis Mme Eckstat crier :

- Monty, reviens immédiatement !

J'étais incapable de lui obéir. Mon double disparut derrière une haie, au bout de la cour.

- Oh non ! soupirai-je, hors d'haleine.

Il m'avait semé. Je me penchai, les mains sur les

genoux, pour reprendre mon souffle. Puis je tournai lentement la tête en direction du collège.

Toute la classe était à la fenêtre. Certains élèves me montraient du doigt. La prof avait l'air furieuse.

Voilà qui n'allait pas arranger mes affaires !

« Avec un peu de chance, quelqu'un d'autre a vu mon double, et pourra me soutenir », me dis-je.

Je fis demi-tour. Pour ne pas aggraver mon cas, je retournai en classe en empruntant la porte. Je regardai immédiatement par la fenêtre, espérant que mon double serait revenu. Mais, bien sûr, je ne vis personne.

Mme Eckstat se campa devant moi et croisa les bras :

- Montgomery Adams, tu dépasses les bornes !

- Je suis désolé, Madame Eckstat, répondis-je, j'ai vraiment vu quelque chose de...

- Je ne sais pas quel genre de règlement scolaire vous avez en Californie, me coupa-t-elle sèchement, mais sache qu'ici on ne saute pas par les fenêtres pour aller faire du jogging en plein cours !

- Je sais, madame, mais..., tentai-je d'expliquer à nouveau.

- Tu le sais ? reprit la prof. Et tu le fais quand même ? Le bureau de Mme le principal te manque donc à ce point ?

- Non ! m'écriai-je, horrifié.

« Tout, sauf ça ! » pensai-je, affolé.

- Retourne t'asseoir ! m'ordonna-t-elle. Nous avons perdu assez de temps comme ça. Et ne t'avise plus de te faire remarquer.

Je regagnai ma place sous le regard narquois de mes camarades.

Je ne savais rien de ce double que je venais de découvrir. Mais une chose était certaine : on pouvait facilement nous confondre. Nous étions comme des jumeaux.

Qui était-il ? D'où venait-il ?

Et surtout, pourquoi s'acharnait-il ainsi après moi ? En y réfléchissant, je trouverais peut-être un début d'explication...

- Que s'est-il passé ? me murmura Nane alors que nous faisions la queue à la cantine. Tout le monde raconte que tu es devenu fou en plein cours d'anglais !

Je posai une assiette de lasagnes sur mon plateau.

- Est-ce que tu connais quelqu'un au collège qui me ressemble ? demandai-je.

Nane fronça les sourcils :

- Pas vraiment. Il y a bien ce garçon, en quatrième, Chris Halloran. Il a des cheveux roux, mais coupés très court. Et il est plus gros que toi...

- Non, rectifiai-je. Quelqu'un qui est exactement comme moi. Un double. Un jumeau, si tu préfères. Nane réfléchit encore :

- Non, finit-elle par affirmer.

J'inspirai profondément :

- Eh bien, figure-toi que ce matin, pendant le cours d'anglais, j'ai vu dans la cour un garçon qui me ressemblait comme une goutte d'eau à une autre goutte

d'eau. Il m'a même parlé. Ensuite il s'est sauvé et je l'ai poursuivi. Mais je n'ai pas pu le rattraper.

Je pris un yaourt sur le présentoir avant de conclure :

- Et personne d'autre ne l'a vu.

Nane éclata de rire :

- Monty, arrête de te moquer de moi !

- Je suis on ne peut plus sérieux.

- Mais c'est ridicule ! C'était peut-être quelqu'un d'étranger au collège, qui te ressemble vaguement.

Ou alors tu as eu une vision.

- Pas du tout, rétorquai-je. Il m'a parlé ! C'était vraiment mon double. Et je suis sûr que c'est lui qui a saccagé la salle d'arts plastiques, lui qui a été convoqué une première fois chez le principal, que c'est lui que Mme Eckstat a vu une semaine avant mon arrivée...

Les yeux de Nane s'arrondirent comme des soucoupes :

- Monty, qu'est-ce que tu racontes ? Il y aurait par ici un garçon qui serait ton double et qui passerait son temps à t'attirer des ennuis ?

Je voyais bien, à sa mine, qu'elle ne me croyait pas. Mais moi, j'étais sûr de ce que j'avais vu. Et je savais à qui en parler. Oncle Léo !

J'avais probablement un frère jumeau que ma mère m'avait caché. Ça paraissait complètement dingue, mais je ne voyais pas d'autre explication. Oncle Léo devait être au courant ; après tout, il était le frère de maman.

Dès la fin de mon cours de piano, cet après-midi-

là, je me précipitai à la maison. Je trouvai mon oncle dans la cuisine. Il buvait un café. Je notai que ses mains tremblaient légèrement. Quand il me vit, il sursauta, renversant la moitié de sa tasse.

- Montgomery ! s'exclama-t-il. L'école est déjà terminée ?

- Oncle Léo, commençai-je, il faut que je sache. Dis-moi la vérité : est-ce que j'ai un jumeau ?

Mon oncle faillit s'étrangler et devint blanc comme un linge.

- Comment as-tu deviné ?

Je pâlis à mon tour. C'était comme si je venais de recevoir un coup de poing dans l'estomac.

— Tu veux dire que... c'est vrai ? hoquetai-je. J'ai vraiment un jumeau ?

Mon oncle leva les yeux sur moi.

- Oui, dit-il d'une voix étouffée. C'est une bien triste histoire.

Je m'assis en face de lui :

- Raconte !

Il se racla la gorge :

- Ce qu'il faut que tu saches, Montgomery, c'est qu'il y a douze ans, ta mère était très jeune et très pauvre. Ton père venait de mourir, la laissant seule et enceinte. Elle était étudiante. Elle n'avait pas de travail, pas d'argent, rien. Pas même de maison. Rien qu'une chambre minuscule à la cité universitaire.

- Oui, je sais tout ça, m'impatientai-je. Continue !

- Votre naissance fut le plus beau jour de sa vie,

poursuivit-il. Mais aussi le plus terrible. Elle ne s'attendait pas à avoir des jumeaux, et savait très bien qu'elle ne pourrait pas nourrir deux enfants.

Oncle Léo but une gorgée de café, et garda les yeux fixés sur sa tasse.

- Elle a longuement réfléchi. Finalement, elle a dû se rendre à l'évidence : la meilleure chose à faire, c'était de garder l'un des jumeaux, et de confier l'autre à une famille capable de s'occuper de lui.

Il haussa légèrement les épaules.

- Tu étais né le premier, Montgomery. C'est donc toi qu'elle a gardé.

J'étais sous le choc. Toute ma vie venait de changer en quelques minutes.

- C'est complètement dingue ! finis-je par murmurer.

- Je suis désolé que tu aies découvert ça par toi-même, ajouta mon oncle. Ta mère avait prévu de tout te raconter... le jour de tes treize ans. Mais, dis-moi, comment l'as-tu su ?

Je levai les yeux vers lui :

- Je l'ai vu. Dans la cour du collège. Il vit sans doute quelque part en ville. Il m'a même parlé.

- Il ? répéta Oncle Léo, troublé. Non, Montgomery, c'est impossible. Ton jumeau n'est pas un garçon. C'est une fille.

Il se pencha vers moi et murmura :

- C'est Nane.

- Nane ! m'écriai-je. Nane est ma sœur jumelle ?
- Oui, confirma Oncle Léo. Mais je pensais que tu l'avais deviné... Ta mère ne voulait pas donner sa fille à des étrangers. Ta tante Susan et moi voulions un enfant depuis longtemps... J'ai élevé Nane comme si elle était ma fille.

- Mais... mais..., bredouillai-je, complètement désemparé.

Je m'étais attendu à tout, sauf à ça. Tout se brouillait dans mon esprit.

- Est-ce qu'elle sait ? demandai-je au bout d'un moment.

- Non, pas encore, répondit mon oncle. Vous deviez l'apprendre en même temps. Mais je pense qu'il vaut mieux la mettre au courant maintenant. Je tiens à lui parler seul, si tu le permets. Ça risque d'être... un choc pour elle.

Je hochai la tête. C'en était un pour moi aussi. Mais pour Nane, c'était encore plus délicat : l'homme

qu'elle avait toujours pris pour son père était en réalité... son oncle !

Pourtant, pendant quelques secondes, je jubilai : j'avais une sœur, une sœur jumelle, et c'était Nane ! En même temps, un drôle de sentiment me gagnait : si ma mère et mon oncle avaient pu garder un tel secret pendant si longtemps, pouvait-on leur faire confiance ? Ne nous cachaient-ils pas autre chose ? Je m'avisai tout à coup qu'Oncle Léo n'avait pas répondu à ma question.

- Mais alors, qui est ce garçon que j'ai vu dans la cour du collège ? Celui que j'ai pris pour mon jumeau ?

Il fronça les sourcils :

- Je n'en ai pas la moindre idée. C'était sans doute une pure coïncidence. Un vague sosie.

- Oncle Léo, voyons !

Il semblait troublé.

- Oui, une coïncidence, répéta-t-il, c'est ça...

Je voulus ajouter quelque chose quand la porte d'entrée claqua.

- Salut ! lança Nane. Il y a quelqu'un ?

Mon oncle me fit signe de me retirer. J'obéis sans discuter et montai rapidement dans ma chambre. Pendant que mon oncle faisait son incroyable révélation à Nane, j'avais à réfléchir... Ma vie prenait un tour de plus en plus bizarre.

- C'est complètement fou, murmura Nane pour la centième fois au moins. Tu n'es pas mon cousin,

mais mon frère ! Et mon père n'est pas mon père, mais mon oncle. Et tante Rebecca est ma mère.

Elle hocha la tête. Il était plus de minuit. Nous discussions depuis des heures.

- En tout cas, ça explique bien des choses, observa-t-elle. Par exemple pourquoi nous sommes aussi bons pianistes, toi et moi.

- C'est vrai, admis-je. Pourtant, nous ne nous ressemblons pas tant que ça, physiquement. À part les cheveux roux et la taille...

- Encore heureux ! plaisanta Nane. Il ne manquerait plus que j'aie ton grand nez !

Elle me sourit.

- Nous sommes de faux jumeaux, des jumeaux dizygotes, comme disent les scientifiques, expliqua-t-elle. Tu ne sais pas qu'un garçon et une fille ne peuvent jamais provenir d'un même œuf ?

- Une chose aurait pu nous mettre la puce à l'oreille..., l'interrompis-je.

- Le fait que nous sommes nés le même jour ? acheva Nane.

- Oui... Mais pas seulement. Tu te souviens de cet anniversaire auquel on avait été invités, quand on avait sept ans ? Celui d'Evan Seymour ?

- Ce gamin insupportable avec les dents en avant ?

- Exactement. Et tu te souviens de ce train électrique absolument génial que ses parents lui avaient offert ? À la fin de la fête, la locomotive et un wagon manquaient. Impossible de les retrouver...

- Oui, et alors ? fit Nane, intriguée.

Je me penchai en avant.

- Eh bien, murmurai-je, c'est moi qui avais volé la locomotive. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Plus tard, à la maison, j'ai par hasard ouvert le tiroir de ta table de nuit et qu'est-ce que j'y ai trouvé ? Le wagon ! Nane rougit jusqu'aux oreilles.

— Tu veux dire que pendant toutes ces années, tu as su que j'avais volé un jouet, et tu ne m'as jamais rien dit ? s'étonna-t-elle.

- J'étais mal placé pour te faire la morale ; j'étais moi-même un voleur ! Bien sûr, c'était idiot de prendre cette locomotive... mais je n'ai jamais aimé Evan Seymour.

Nane éclata de rire :

- Moi non plus ! C'est dingue que nous ayons eu la même idée tous les deux, et en même temps !

Je changeai de sujet :

- Dis-moi... Tu en veux à maman ? Je veux dire, de t'avoir abandonnée...

Nane baissa les yeux et joua un moment avec la boucle de sa ceinture.

- Je ne sais pas, finit-elle par répondre. Mais je trouve incroyable qu'elle ait pu se taire aussi longtemps. Ne rien dire à sa propre fille !

Je hochai la tête :

- Moi aussi, j'ai du mal à le croire. Mais si ça peut te rassurer, je sais qu'elle t'aime de tout son cœur. Quand tu n'es pas avec nous, elle passe son temps à parler de toi.

Nane haussa les épaules :

- Je sais. Tante Rebecca - je veux dire, maman... Comme ça me paraît bizarre d'appeler quelqu'un comme ça !...-, je l'ai toujours un peu prise pour ma mère. J'ai passé toutes mes vacances avec vous. Elle m'écrit sans arrêt, me donne des conseils, m'encourage dans mes projets... Je sais qu'elle m'aime, même si elle n'a pas pu me garder.

Elle réfléchit un moment avant d'ajouter :

- Je me demande ce que je vais lui dire quand elle reviendra. Et, surtout, ce que je vais faire.

- C'est vrai, admis-je. Mais nous avons encore le temps d'y penser.

Cette discussion m'épuisait. Une foule de questions se pressaient dans ma tête. J'avais l'impression qu'elle allait exploser.

- Et Oncle Léo ? Tu lui en veux de ne t'avoir jamais rien dit ?

Nane fit non de la tête.

- Les dix premières minutes, si, je lui en ai voulu, se reprit-elle. Mais ensuite... enfin, il m'a élevée, il m'aime. Pour moi, il sera toujours mon père... Et puis, ils avaient tout de même prévu de tout nous révéler l'an prochain.

Je bâillai longuement.

- Je n'en peux plus, dis-je. Je vais me coucher. À demain, frangine !

- Beurk ! répliqua Nane. Je n'ai rien contre le fait d'être ta sœur, mais ne m'appelle plus jamais comme ça. C'est d'un ringard !

J'éclatai de rire et refermai la porte de la chambre

derrière moi. Je passais devant le téléphone de l'étage quand il se mit à sonner.

« Bizarre, me dis-je, qui peut bien appeler à une heure pareille ? Maman, peut-être ? »

Je décrochai, le cœur battant.

- Prépare-toi, me dit une voix de garçon. Tu vas en voir de toutes les couleurs !

- Pardon ? répondis-je, interloqué. Qui est à l'appareil ?

- De toutes les couleurs, répéta la voix. Les choses sérieuses vont commencer, Monty. Et ça va faire mal !

- Qui êtes-vous ? m'écriai-je. Et de quoi parlez-vous ?

À l'autre bout de la ligne on raccrocha.

- Allô ? Allô !

Je restai planté là, le combiné dans la main. Un long frisson me parcourut le dos.

Qui était ce garçon ? Pourquoi m'avait-il menacé ?

- Tu es nerveux ? chuchota Nane.

- Un peu, oui. Et toi ?

- Complètement.

C'était le vendredi suivant. Avec Nane, je me trouvais dans les coulisses de l'auditorium du collège.

Bientôt, nous allions interpréter notre duo, devant un public de cinq cents personnes au moins. Je vérifiai une dernière fois ma tenue. Elle était impeccable.

Quatre jours avaient passé depuis l'étrange appel. Mais aucune menace mystérieuse ne s'était encore réalisée.

« C'est sans doute Seth, m'étais-je dit. Il n'a pas dû se remettre de la perte de son volcan. »

Peut-être. Mais il y avait aussi ce double qui se faisait passer pour moi et m'attirait des tas d'ennuis. C'était peut-être lui qui avait appelé.

Le principal venait de terminer son annonce. C'était à notre tour, à Nane et à moi. J'ouvris machinalement ma pochette... et faillis m'évanouir.

Elle était vide.

- Ma partition ! m'écriai-je. Elle a disparu !

- Quoi ? s'exclama Nane en m'agrippant le bras. Ne me dis pas que tu l'as oubliée à la maison !

- Non ! J'ai vérifié trois fois avant de partir. Je suis sûr de l'avoir emportée. Elle doit être dans mon casier. Elle a dû glisser de la pochette.

- Mais c'est à nous dans cinq secondes ! gémit Nane. Qu'est-ce qu'on va faire ?

- Fais-les patienter, lui suggérai-je. Joue un solo, improvise, je ne sais pas, moi !

Je me précipitai dans le couloir. Bien sûr, mon casier était à l'autre bout du collège !

Hors d'haleine, je composai mon code. Mes doigts tremblaient.

- Douze... sept... onze, murmurai-je.

La porte s'ouvrit. Je vis mon blouson, accroché à un cintre, et mes livres, soigneusement empilés. Mais pas de partition.

Je me mis à fouiller frénétiquement. Je pris mes livres un par un, les feuilletai à toute vitesse. Rien. Je me dis qu'elle était peut-être tombée par terre,

entre mon casier et l'auditorium. Je refermai le casier et fis le chemin en sens inverse, les yeux rivés au sol. Au détour d'un couloir, je vis une porte entrouverte. C'était celle d'un cagibi où les femmes de ménage rangeaient leur matériel. Il était éclairé. Je décidai d'y jeter un coup d'oeil.

« On ne sait jamais... », me dis-je.

J'avais à peine passé la tête dans l'entrebâillement que je fus violemment poussé à l'intérieur. Avant que je puisse réagir, la porte se referma sur moi. La lumière s'éteignit.

- Hé ! m'écriai-je, le cœur battant.

La clé tourna dans la serrure. Je bondis vers la porte. Trop tard !

— Laissez-moi sortir ! hurlai-je.

Pas de réponse.

- Ouvrez cette porte ! Je veux sortir ! criai-je de plus belle.

Je collai une oreille contre le battant. Pas un son ne filtrait de l'extérieur. Ma gorge se noua. J'essayai encore de tourner la poignée. En vain.

Qui avait fait cela ? Et pourquoi ?

Nane m'attendait pour le duo. Qu'allais-je faire ?

Soudain, je sentis une odeur acre qui montait lentement du sol. Je me mis à tousser. En baissant les yeux, je distinguai une bouteille en plastique renversée d'où s'échappait un liquide fumant. Mes yeux s'agrandirent d'horreur. On cherchait à m'asphyxier ! Je toussais de plus en plus fort. La fumée me piquait les yeux. Je pris un mouchoir et le pressai contre

mes narines. Le nuage s'épaississait.

- Au secours ! haletai-je. Je vais mourir !

Je tambourinai contre la porte. J'avais de plus en plus de mal à respirer.

Le nuage toxique continuait à envahir le cagibi. Les yeux me brûlaient. Je ne pouvais plus crier.

Je martelai la porte de mes poings. En vain.

Au bord de l'évanouissement, je jetais des regards désespérés autour de moi. Malgré la fumée, je distinguai un petit rectangle près du plafond. C'était un vasistas. Il devait donner sur la cour du collège. Il fallait faire vite. Mais le vasistas était hors d'atteinte. J'aperçus un tabouret dans un coin. Je le posai contre le mur, grimpai dessus.

« Pourvu que ça s'ouvre ! »

Je m'acharnai sur la poignée du vasistas. Quand elle finit par céder avec un bruit sec, je faillis perdre l'équilibre. Je passai ma tête à l'extérieur et inspirai profondément.

Il me fallut un bon moment pour reprendre mon souffle. Puis je tentai de me glisser à travers l'ouverture. Elle était très étroite ; pour une fois, je bénis ma maigreur. Une minute plus tard, je me laissai

tomber lourdement sur la pelouse du collège. J'y restai allongé un moment. J'étais épuisé. Tout mon corps me faisait mal.

Je finis par me relever. J'étais presque certain que Nane avait perdu tout espoir de jouer le duo avec moi. Mais l'essentiel, c'était que je sois vivant !

En poussant la porte de l'auditorium, j'étais encore sous le choc. Je rejoignis les coulisses en toussant, j'avais l'impression que mes poumons étaient en feu. J'entendis le son du piano et me dis que Nane devait en être au moins à son troisième solo. C'est alors que je reconnus les derniers accords de notre duo, suivis d'un tonnerre d'applaudissements. Je jetai un coup d'oeil sur la scène. Nane était en train de saluer. À côté d'elle, un garçon saluait, lui aussi. Ce garçon, c'était moi !

Le partenaire de Nane avait le même visage, le même nez un peu trop long, les mêmes yeux... et il portait les mêmes habits que moi !

Nane lui adressa un grand sourire, qu'il lui rendit. J'étais sidéré. Ma propre cousine - je veux dire ma sœur - ne voyait pas qu'elle avait affaire à un imposteur. Quant à lui, il jouait parfaitement son rôle.

Il jouait à être moi !

Qui était-il ? Pourquoi faisait-il ça ? Il fallait que je le sache. C'était maintenant ou jamais !

Tout le collège était rassemblé dans la salle. S'il'en-
trais en scène, les profs et le principal allaient bien devoir constater que j'avais un double. Ils me croiraient enfin. J'avancai d'un pas. Au même moment,

comme s'il m'avait entendu, mon sosie se tourna vers moi.

Il ne me laissa pas le temps d'agir. Rapide comme l'éclair, il s'arc-bouta sur le piano à queue et le poussa dans ma direction ! Un cri de surprise s'éleva dans la salle.

Je reculai, horrifié. Le piano roulait droit sur moi, il allait m'écraser !

À la dernière seconde, je l'esquivai. L'instrument me frôla et heurta le mur des coulisses dans un fracas épouvantable.

Mon sosie passa en trombe devant moi avec un rire sauvage et disparut de l'autre côté de la porte.

J'étais comme paralysé. Le public, indigné, se mit à crier. Nane me regardait, bouche bée.

- Reviens ! criai-je à mon double. Reviens tout de suite !

Je m'élançai à sa poursuite.

- Stop ! hurlai-je. Qui es-tu ? Pourquoi as-tu fait ça ? Mon sosie continuait de courir. À ce rythme, il allait m'échapper une fois de plus !

- Arrête-toi !

À l'angle d'un couloir, je me retrouvai nez à nez avec lui.

Je stoppai net.

- Qui... qui... es-tu ? haletai-je.

Il souriait d'un air moqueur. Il n'était absolument pas essoufflé.

- Tu veux savoir la vérité ? demanda-t-il le plus naturellement du monde.

- Oui ! vociférai-je.

- Tu crois être le plus fort, dit-il. Mais c'est faux. Je suis bien plus fort que toi. Et je vais te le prouver. Il avança d'un pas et, brusquement, m'envoya un formidable coup de poing dans l'estomac. J'en eu le souffle coupé. Je me pliai en deux sous l'effet de la douleur.

Il baissa sur moi des yeux pleins de mépris.

- Je vais prendre ta place, Monty, pauvre petite chose, dit-il d'une voix suave. Et tu ne pourras pas m'en empêcher. Parce que je suis beaucoup plus fort que toi. Voilà ! C'est tout ce que j'avais à te dire.

Il tourna les talons et disparut. J'étais encore incapable de bouger. Lentement, je reprenais mon souffle. J'avais les jambes en coton et je tremblais de la tête aux pieds. Pris d'un vertige, je m'adossai au mur. Il ne fallait surtout pas que je m'évanouisse ! Pas maintenant ! Je devais le suivre, savoir où il vivait si je voulais l'empêcher de me voler ma place ! J'inspirai profondément et repris ma course. Une fois dehors, l'air frais me redonna des forces. J'eus le temps de voir une silhouette disparaître derrière le parking à vélos. Je m'élançai.

Je restais à une bonne cinquantaine de mètres de mon sosie. Il ne se doutait pas que je le filais. Il me croyait certainement encore à demi assommé dans le couloir. Tout en le suivant, je me demandais comment un individu pouvait me ressembler à ce point. Et, surtout, pourquoi il s'acharnait ainsi sur moi ! Mon double ne semblait plus pressé. Il marchait en sifflotant, les mains dans les poches. De temps en

temps, il donnait un coup de pied dans un caillou. Soudain, je heurtai une bouteille vide, qui roula dans le caniveau. Mon sosie se retourna en fronçant les sourcils. Je n'eus que le temps de me cacher derrière un arbre.

M'avait-il vu ? Je retins mon souffle, et comptai jusqu'à dix avant de risquer un coup d'oeil.

Il continuait tranquillement son chemin.

Je le suivis sur une bonne centaine de mètres encore. Quand il tourna dans l'avenue Lincoln, je commençai à m'inquiéter. Il prenait le même chemin que moi pour rentrer. S'il vivait dans mon quartier, pourquoi ne l'y avais-je jamais vu ?

Il traversa l'avenue, et s'engagea dans la rue... où vivait Oncle Léo !

Je n'y comprenais rien. Il n'habitait tout de même pas dans la même rue que nous !

A mi-chemin, mon double tourna à gauche. Mon cœur fit un bond dans ma poitrine. Oubliant toute précaution, je m'élançai.

Je ne m'étais pas trompé : mon sosie avait bel et bien pénétré dans le jardin de mon oncle.

Quand j'arrivai devant la grille, il était en train d'escalader la fenêtre de la cuisine. Quelques secondes plus tard, il disparaissait à l'intérieur de la maison !

- C'est impossible ! m'écriai-je.

Mon double avait-il déjà convaincu Oncle Léo qu'il était moi ? Nane était bien tombée dans le panneau

- alors pourquoi pas lui ?

« Oncle Léo va penser que c'est moi le double et me jeter dehors ! » pensai-je avec effroi.

Je me précipitai vers la porte et fouillai dans ma poche à la recherche de la clé.

- Oncle Léo ! appelai-je dès que je fus à l'intérieur. Je courus vers la cuisine.

- Oncle Léo, attention ! Ce garçon n'est pas Monty ! C'est un imposteur qui veut prendre ma place !

Aucune réponse.

Soudain, je me rappelai : ce matin, mon oncle avait promis de venir nous écouter jouer, Nane et moi. Il était sans doute encore au collège.

Je pénétrai dans la cuisine ; elle était vide. Le vent faisait ondoyer les rideaux.

Où était passé mon double ? Pourquoi était-il entré

ici ? Je décidai d'inspecter les pièces une à une...
Il n'était pas dans le salon, ni dans la salle à manger.
Le bureau d'Oncle Léo était vide, lui aussi. Sur
l'écran de son ordinateur je vis des séries entières
de formules chimiques.

Je montai à l'étage et ouvris les portes de toutes les
chambres. Personne.

Il n'était nulle part. Pas même au grenier, que je
fouillai de fond en comble.

Je redescendis bredouille. Mon double avait-il réussi
à se faufiler hors de la maison ?

Soudain, la porte d'entrée s'ouvrit toute grande.
Nane entra en trombe.

- Monty ! cria-t-elle en me voyant. Qu'est-ce qui
t'a pris ? Tu es devenu complètement fou ? Sais-tu
dans quel état tu as mis le piano ?

Elle tremblait de colère. Je saisis son bras.

- Nane, écoute-moi ! commençai-je. Tu dois me
croire ! Ce n'était pas moi. Ce n'est pas moi qui ai
interprété le duo avec toi ! Je te le jure ! J'étais dans
les coulisses. J'ai tout vu. C'est l'autre, le coupable,
mon double. Il est diabolique.

- Arrête avec ça ! me coupa-t-elle. Ce n'est pas drôle.

- Mais je ne plaisante pas ! Nane, il faut que tu me
croies ! suppliai-je.

- Si je comprends bien, tu aurais en ville un par-
fait sosie qui s'habille comme toi et passe son temps
à faire les quatre cents coups... Tu me prends pour
une imbécile ?

- Non, j'ai vraiment un double, insistai-je, un

jumeau ! C'est possible après tout ; réfléchis, Nane !
La semaine dernière, tu ignorais encore que tu étais
ma sœur jumelle !

Les yeux de Nane s'écarruillèrent :

- Tu veux dire que... ?

Je hochai la tête :

— Nous sommes jumeaux, mais qu'est-ce qui nous
prouve que notre mère n'a pas eu des triplés ?

Nane porta sa main à son front.

- Tout ça me dépasse ! murmura-t-elle. Viens, allons
demander à papa.

- Oncle Léo ? Il est au collège, non ?

- Je ne pense pas, répondit Nane. Quand je suis
partie, il était en train de rédiger un article pour une
revue scientifique. Il a sans doute oublié l'heure.

Elle se dirigea vers le bureau d'Oncle Léo. Je la
suivis :

- Il n'y est pas, j'ai déjà regardé.

- Donc c'est qu'il est dans son laboratoire... Il
n'aime pas être dérangé, mais cette fois-ci, il le faut.
Nous devons savoir la vérité !

J'allais quitter le bureau quand mon regard fut attiré
par des feuilles sorties de l'imprimante de mon oncle.
C'était sans doute son article. Je jetai un coup d'œil
sur la première page... et crus que mon cœur allait
cesser de battre.

L'AVENIR DU CLONAGE

par le professeur Léo E. Matz

Pendant quelques secondes, tout tourna devant moi.

Je dus me retenir au bureau pour ne pas perdre l'équilibre.

- Nane, regarde ça ! réussis-je à articuler.

Nane s'empara de la feuille de papier. Elle ne réagit pas.

- Eh bien ? demanda-t-elle.

- Tu ne comprends donc pas ! m'écriai-je. Lis le titre ! Mon double est un clone ! Oncle Léo m'a clone !

- Cloné ? reprit Nane. Je crois que, cette fois-ci, tu as vraiment perdu la boule. Même si c'était possible
- et ça ne l'est pas -, jamais mon père n'aurait fait une chose pareille.
- Pourquoi ?
- Parce que, répondit Nane. C'est contre ses principes.
- Pourtant, tout correspond ! insistai-je.
Petit à petit, tout devenait clair dans mon esprit.
- Tu te souviens du jour de mon arrivée, quand Oncle Léo m'a piqué le doigt ? expliquai-je. Il a essuyé mon sang avec son mouchoir ; c'était pour avoir des cellules !
- Tu te trompes, s'emporta Nane. Papa est incapable de ça. Il a été maladroit, c'est tout.
- Mon double est apparu après cet incident, lui fis-je remarquer. Oncle Léo prend un peu de mon sang sur son mouchoir, et quelques jours plus tard, un garçon exactement semblable à moi surgit d'on ne

sait où. Et, en plus, il habite ici ! Comment expliques-tu ça ?

Nane fronça les sourcils, un peu ébranlée.

- Je n'en sais rien, répondit-elle. Mais je sais que mon père est un savant honnête. Il ne t'a pas cloné. Et je vais te le prouver.

Je croisai les bras :

- Ah bon ? Comment ?

- En lui posant la question. Viens, allons dans son laboratoire.

Elle se dirigea vers la porte métallique. Je la suivis, hésitant. J'étais terrifié à l'idée d'affronter Oncle Léo.

Mais je voulais savoir. Avais-je servi de cobaye à mon oncle ? Avait-il fabriqué un clone à partir de mes cellules ?

Nane ne prit pas la peine de frapper. Elle ouvrit grand la porte du laboratoire. J'étais juste derrière elle. Elle s'arrêta net. Je l'entendis pousser un petit cri.

Je tendis le cou. Mais, moi, je fus incapable de préférer le moindre son.

Oncle Léo s'était tourné vers nous. Il portait une blouse blanche.

À côté de lui se tenait mon double.

À côté de ce double, un autre double.

Puis un autre. Et encore un autre.

Mon oncle avait fabriqué quatre copies de moi !

Les quatre clones me sourirent.

- Salut, Monty ! dirent-ils en chœur.

- Non... non ! C'est impossible ! m'exclamai-je.
J'avais l'impression de devenir fou.

Oncle Léo nous regarda d'un air furieux.

- Je vous ai pourtant interdit d'entrer ici ! glapit-il.
Nane s'avança vers lui.

- P... papa, bredouilla-t-elle, pourquoi ? Pourquoi
faire ça à Monty ?

Mon oncle se redressa de toute sa taille.

- Je suis un scientifique, déclara-t-il. Mon but est
de faire progresser la science. Je n'ai rien à faire
des états d'âme d'un gamin. Grâce à mon invention,
je vais changer le monde ! À jamais !

- Non ! hurlai-je. Tu n'as pas le droit !

Oncle Léo fit une moue :

- Désolé. Vous n'étiez pas censés découvrir mon
plan. Je ne peux pas prendre le risque que vous en
parliez autour de vous.

Il se tourna vers ses clones.

- Attrapez-les ! leur ordonna-t-il. Ne les laissez pas s'échapper !

Aussitôt, les quatre faux Monty nous encerclèrent.

- Papa, non ! supplia Nane.

Un nœud d'angoisse me serra la gorge. Comment mon oncle avait-il pu changer à ce point ? Que comptait-il faire de nous ?

Derrière nous, la porte se referma avec un claquement sec. Nane était terrorisée.

« Réfléchis, vite ! me dis-je. Il doit y avoir un moyen de leur échapper ! »

Le cercle des clones se refermait lentement sur nous.

- Allez-vous-en ! gémit ma sœur. Laissez-nous !

L'un des clones saisit mon bras. Je me dégageai violemment et reculai jusqu'à une table. Je m'emparai d'une grosse éprouvette remplie d'un liquide incolore.

- Écoutez-moi ! menaçai-je. Éloignez-vous de la porte, ou je vous jette ça à la figure !

- Ne te gêne pas ! s'esclaffèrent-ils. C'est de l'eau du robinet !

De l'eau ? dans une éprouvette ? J'étais sûr qu'ils bluffaient !

- Attention, Nane ! dis-je en lançant l'éprouvette dans leur direction.

Ils se baissèrent sur-le-champ. Ma sœur aussi. Le tube en verre explosa contre la porte.

- Arrête ! s'écria mon oncle. Ces produits coûtent très cher !

L'un des clones ceintura Nane. Les trois autres se jetèrent sur moi.

- Monty, à l'aide !

- Lâchez-la ! hurlai-je.

- N'essaie pas de résister ! Tu ne peux pas nous battre. Nous sommes les plus forts.

— Non ! protestai-je.

Je me débattis avec l'énergie du désespoir. Je réussis à dégager mon bras droit et donnai un formidable coup de coude dans le ventre d'un des clones. Ça ne lui fit pas le moindre effet.

L'instant d'après, ils ouvraient la porte d'un cagibi et me jetaient dedans. Nane subit le même sort. Une clé tourna dans la serrure. Nous nous retrouvâmes enfermés dans le noir.

Je martelai la porte de mes poings :

- Laissez-nous sortir !

- Monty ! m'interrompit Nane d'une voix angoissée. Aide-moi, vite !

Je me retournai. Dans un coin du cagibi, Nane était penchée sur une masse inerte.

Soudain, celle-ci se mit à bouger, poussa un gémissement et se redressa.

Dans le mince rai de lumière qui filtrait sous la porte, je reconnus un visage et poussai un cri de surprise.

Oncle Léo !

- Papa ! s'écria Nane en l'aidant à se relever.

Puis elle lâcha sa main et le regarda avec méfiance :

- Papa... C'est vraiment toi ?

- Oui, Nane, je te le jure, répondit Oncle Léo d'une voix faible.

Il nous regarda tristement avant d'ajouter :

- Ils vous ont attrapés, vous aussi ? J'étais si inquiet ! Je m'en veux tellement, mes enfants !

Nane ne semblait pas entièrement convaincue.

- Si tu es bien mon père..., alors qui est ce type, là, dehors ?

Oncle Léo se passa la main sur le visage et poussa un soupir :

- C'est un clone. Ce sont tous des clones. Des clones humains, conçus dans mon laboratoire.

Je frissonnai. Ainsi, c'était bien la vérité. Mais l'entendre de la bouche de mon oncle la rendait encore plus terrible.

- Pourquoi ? explosai-je. Pourquoi m'as-tu cloné ? Il secoua la tête :

- Je n'y suis pour rien ! Je te supplie de me croire, Montgomery.

- Mais alors, comment... ? demanda Nane. Je ne comprends pas, papa.

- Je n'ai jamais fait d'expériences sur quelqu'un d'autre que moi... Il y a quelques mois, j'ai réussi à me cloner. C'est une véritable révolution dans le monde de la science.

- Quelques mois ? reprit Nane. Tu veux dire que pendant tout ce temps, vous étiez deux Léo à vous balader dans la maison ?

- Non, précisa mon oncle. J'avais demandé à mon clone de ne pas quitter le labo avant que je n'annonce ma découverte au monde entier. Il fallait que je complète mes recherches. Je lui faisais confiance. J'avais tort. Peu à peu, je me suis rendu compte qu'il était différent de moi. Il est mauvais. C'est un être diabolique.

- Diabolique ? répétai-je, alarmé.

- Oui, approuva Oncle Léo. C'est lui qui t'a cloné, Montgomery. Je suppose qu'il a réussi à prélever un échantillon d'ADN sur toi, l'été dernier, quand tu es venu avec ta mère. Je l'ai surpris en pleine nuit, dans le couloir, près de ta chambre. Il m'a expliqué qu'il se dégourdissait les jambes, qu'il n'en pouvait plus de vivre enfermé.

Je me rappelai alors avec horreur la visite nocturne de l'étrange chirurgien qui m'avait entaillé l'oreille avec un scalpel. Ce n'était donc pas un cauchemar !

- Quand tu as piqué Monty au doigt avec la broche, ce n'était pas pour prélever de l'ADN ? lui demanda Nane.

- Bien sûr que non ! se défendit mon oncle. C'était un accident ! Je suis incapable de faire une chose pareille.

- Je te l'avais bien dit, commenta Nane en se tournant vers moi.

- D'accord, répondis-je, mais tu ne peux pas m'en vouloir d'avoir eu des soupçons. Après tout, je n'étais pas si loin de la vérité !

Oncle Léo posa une main sur mon épaule :

- Je suis désolé, Montgomery. J'ai compris trop tard que mon clone était mauvais. Comment aurais-je pu croire qu'il me mentait ? C'aurait été comme si je m'étais menti à moi-même !

Il soupira avant de continuer :

- Au bout de quelques semaines, je me suis inquiété. Mon clone avait un comportement bizarre. Visiblement, quelque chose ne tournait pas rond dans sa tête.

Je bouillais d'impatience. Je voulais qu'on en vienne à mon problème.

- Et mes clones à moi ? l'interrompis-je.

- Il les a fabriqués la nuit, à mon insu, avoua mon oncle. Ensuite, il les a cachés dans les chambres vides.

- Quoi ? s'exclama Nane. Depuis plusieurs semaines, Monty et moi dormons à côté de clones ?

Je frissonnai rien que d'y penser. Ainsi, pendant qu'Oncle Léo, Nane et moi vivions tranquillement nos vies, ces créatures nous espionnaient, nous observaient. ...

- J'ai découvert l'existence de tes quatre clones il y a deux jours à peine, dit mon oncle. Quand tu m'as parlé de ce garçon qui te ressemblait comme un sosie, j'ai eu des doutes. L'autre Léo m'avait-il trompé ? La nuit dernière, j'ai voulu en avoir le cœur net. Je suis entré à l'improviste dans le laboratoire, et c'est là que je les ai surpris, lui et tes quatre clones. J'étais horrifié. Avant que je ne puisse réagir, ils se sont jetés sur moi et m'ont enfermé dans ce cagibi. Il hocha tristement la tête :

- La seule raison pour laquelle mon clone me garde en vie, c'est qu'il pense avoir encore besoin de mes connaissances scientifiques.

Il se tut. Pendant quelques secondes, un profond silence régna dans le cagibi. Ce fut Nane qui le brisa.

- Papa, demanda-t-elle, y a-t-il un moyen de faire la différence entre un clone et une personne réelle ? Je veux dire, qu'est-ce qui me prouve que tu es le vrai Léo ? Et Monty, le vrai Monty ?

- Hé ! protestai-je. Je ne suis pas un clone. Je suis moi !

- Oui, mais comment en être sûr ? me défia Nane. Oncle Léo s'appuya contre le mur et poussa un soupir.

- Bonne question ! admit-il. Bien sûr, il était indispensable de pouvoir distinguer un clone de son original. J'ai donc mis au point une technique pour leur imprimer une petite tache bleue à la base du pouce. Cela ressemble à un minuscule tatouage, mais c'est plutôt une marque de naissance. Elle est

impossible à enlever. Comme l'autre Léo a utilisé mon procédé, tes clones ont aussi cette marque, Montgomery.

Il s'éclaircit la gorge avant de continuer :

- Il y a une autre différence entre les clones et leur modèle, vous vous en êtes rendu compte. J'ignore pourquoi, mais on obtient systématiquement des êtres mauvais. On dirait qu'ils prennent plaisir à faire le mal.

- Mais, demandai-je, pourquoi Léo, enfin, l'autre, a-t-il fabriqué autant de clones de moi ?

- Pour en faire ses esclaves, m'expliqua mon oncle. Plus il y en aura, mieux cela vaudra pour lui. Sans eux, il n'aurait jamais pu me neutraliser. Je ne sais pas quels sont ses projets. Mais je crains le pire...

Il se redressa :

- Mes enfants, il faut trouver un moyen de nous sortir d'ici. Il faut mettre ces clones hors d'état de nuire !

Soudain, la clé tourna dans la serrure. Je fis volte-face, le cœur battant. La porte s'ouvrit brutalement. La vive lumière du laboratoire m'aveugla. Je finis par distinguer les silhouettes de deux de mes clones.

- Viens, Monty, m'ordonnèrent-ils. On a besoin de toi.

- Non ! m'écriai-je en reculant.

Ils me saisirent par les bras et me traînèrent au-dehors. Impossible de leur résister ; chacun d'eux était trois fois plus fort que moi.

- Qu'est-ce que vous voulez ? criai-je en me débattant. Qu'est-ce que vous allez me faire ?

L'un des clones me serra le bras plus fort.

- Tu vas bientôt le savoir, m'assura-t-il.

- Nooon !

D'un geste vif, je dégageai mon bras et envoyai un coup de coude dans les côtes de mon agresseur. Il ne sourcilla même pas. Je lui mordis la main. Il parut ne rien sentir.

- Ne te fatigue pas ! dit-il. Monty, aidez-moi à le tenir.

Les trois autres clones me foncèrent dessus. Ils répondaient tous au même prénom que moi !

Ils me couchèrent sur la table du laboratoire et m'y attachèrent. Quelle chose horrible allaient-ils me faire ?

- Laissez-moi ! les suppliai-je.

Ils ignorèrent mes plaintes.

Le clone d'Oncle Léo s'approcha de la table et se

pencha sur moi. Il tenait dans sa main un objet qui ressemblait à un gros stylo, au bout duquel était fixée une longue aiguille.

Trois des clones reculèrent d'un pas. Le quatrième saisit fermement mon poignet droit.

Léo n°2 fit glisser un petit curseur sur le côté de l'appareil. L'aiguille se mit à vibrer. Il l'approcha de ma main.

- Non ! hurlai-je, paniqué. Noooooon !

Je sentis avec horreur l'aiguille s'enfoncer sous ma peau à la base du pouce. Je serrai les dents.

Au bout de quelques secondes, le clone retira l'aiguille qui cessa de vibrer. Je soulevai la tête et regardai mon pouce.

Un minuscule tatouage bleu y était imprimé.

Je me laissai retomber sur la table. Mon regard croisa celui du clone qui m'avait immobilisé le poignet.

- Et voilà ! dit-il avec un sourire mauvais. Maintenant, tu es exactement comme nous, Monty.

Je me mis à trembler de tout mon corps. Avec cette marque sur le pouce, je n'avais plus aucun moyen de prouver que j'étais le vrai Monty.

- Détachez-le, ordonna le faux Léo. Ça m'étonnerait qu'il se débâte encore.

Mes quatre clones commencèrent à défaire les nœuds qui me retenaient prisonnier. Du coin de l'œil, je vis soudain que la porte du cagibi était entrouverte. Les clones avaient oublié de la refermer. Nane n'avait pas perdu une miette de ce qui était arrivé. Nos regards se croisèrent.

Je savais ce qu'il me restait à faire : détourner l'attention des clones.

Dès que je fus entièrement détaché, je me mis à lancer de violents coups de pied dans toutes les directions et à hurler comme un damné.

- Retenez-le ! ordonna le faux Léo.

Mes quatre horribles faux frères se jetèrent sur moi. Je continuai de me débattre avec frénésie.

Profitant de la confusion, Nane sortit du cagibi et rampa vers la porte.

Je gigotai avec une énergie redoublée en poussant des cris perçants. Pendant ce temps, Nane ouvrait sans bruit la porte du laboratoire. Du coin de l'œil, je la regardai se glisser à l'extérieur.

L'un des clones surprit mon regard.

- La fille ! ragea-t-il. Elle s'enfuit !

- Cours, Nane, hurlai-je. Cours !

Trois clones se lancèrent à sa poursuite. Le quatrième alla fermer la porte du cagibi, puis se tourna vers moi.

- C'était idiot de ta part, Monty, ricana-t-il. Elle n'a aucune chance. Les autres vont la rattraper. Et quand ils la ramèneront, gare à la colère d'Oncle Léo. Il est très méchant quand il s'énervé.

Je fis de mon mieux pour prendre un air détendu.

- Tu la connais mal, fis-je. Elle vous échappera. Vous êtes finis.

Le clone éclata de rire :

- Nous ? Et toi ? Tu es l'un des nôtres, maintenant, Monty !

- Sûrement pas !

Mais il avait raison, j'en avais bien peur. Avec ce tatouage de malheur, comment prouver que j'étais moi ?

Les minutes passèrent. Les clones ne revenaient pas. Je repris espoir. Nane avait peut-être réussi à leur échapper. Pourrait-elle ramener de l'aide ?

Il n'y avait qu'une chose à faire : attendre.

Au bout d'une vingtaine de minutes, la porte du laboratoire s'ouvrit. Les trois clones revenaient bredouilles.

- Où est la fille ? glapit le clone d'Oncle Léo.
- On n'a pas réussi à la rattraper, répondit un de mes doubles.
- Elle a dû sortir par un endroit qu'on ne connaît pas, renchérit un autre. Bref, elle est partie.
- C'est fâcheux, grommela le faux Léo. Très fâcheux...
- Pourquoi ? fit l'un des clones. Elle ne peut rien contre nous. Elle est bête, comme tous les originaux. Ce n'est pas un être supérieur comme nous !
- Personne ne la croira, renchérit un autre.

Mon estomac se noua. Une fois de plus, les clones avaient raison. Comment Nane pourrait-elle convaincre des adultes qu'elle disait la vérité ?

Le faux Léo s'étira en bâillant.

- C'est vrai, admit-il. Bon sang, cette journée m'a épuisé ! Je vais faire une petite sieste.

Il s'allongea sur un canapé, dans un coin du laboratoire, et s'endormit aussitôt.

Mes quatre clones se tournèrent vers moi et me dévisagèrent en silence. Puis ils avancèrent lentement. Je reculai, terrorisé.

Qu'avaient-ils en tête ? Que me voulaient-ils ?

Mon dos heurta le mur. Les clones se rapprochaient, inexorablement.

- Qu'est-ce qui se passe, Monty ? demanda l'un d'eux. Tu as peur, Monty ?

- Oui, on dirait que tu trembles, Monty..., renchérit un autre.

Je détestais la façon dont ils répétaient mon prénom. C'était terrifiant !

- Laissez-moi ! m'écriai-je. Reculez !

Ils éclatèrent de rire. Du même rire que le mien.

- Tu finiras par t'habituer à ta nouvelle famille, se moqua un troisième.

- Vous n'êtes pas ma famille, protestai-je. Et je suis le seul à être moi-même !

- Tu te trompes, me corrigea l'un des clones. C'est moi qui suis toi !

- Non, c'est moi ! protesta un autre.

- Non, moi !

- Moi !

Je les regardai l'un après l'autre. Le sang battait à mes tempes.

« Je vais devenir fou, pensai-je. Complètement fou ! »

L'un des clones leva un doigt.

- Petit quart d'heure d'initiation ! annonça-t-il.

- D'initiation ? demandai-je d'une petite voix.

- Un test ; ça ne sera pas long.

Ils me poussèrent vers une table.

- Laissez-moi ! protestai-je

Ils m'ignorèrent. L'un des clones prit un briquet et alluma un réchaud à gaz. Mes yeux s'écarrillèrent d'effroi.

- Tu es prêt, Monty ? demanda-t-il.

- Tu es prêt, Monty ? reprirent les trois autres en chœur.

- Non ! hurlai-je. Au secours !

J'eus beau me débattre, impossible de me libérer. Lentement, un des clones approcha ma main droite de la flamme...

Au dernier moment, il la lâcha.

- Vous êtes complètement fous ! m'écriai-je en serrant ma main sur ma poitrine pour la protéger.

Ils rirent, et l'un d'eux déclara :

- Regarde !

Il mit sa main sur la flamme et l'y maintint un long moment.

- Tu vois, dit-il, je ne sens rien.

- Moi non plus !

- Ni moi !

— Ni moi !

L'un après l'autre, les clones me le prouvèrent.

Puis ils me montrèrent leur paume. Aucune trace de brûlure !

- Tu comprends maintenant ? dit l'un d'entre eux. Nous sommes plus forts que toi, Monty. Plus performants ! Nous sommes l'avenir de l'espèce humaine !

Je ne supportais plus ce discours. Je jetai des regards désespérés autour de moi, et finis par me précipiter vers la porte.

Ils n'eurent aucun mal à me rattraper. Sans ménagement, ils me jetèrent à l'autre bout de la pièce.

- Tu restes avec nous, que tu le veuilles ou non !

Ce fut leur seul commentaire.

- Alors enfermez-moi, m'écriai-je. Je veux être avec Oncle Léo !

L'un des clones croisa les bras.

- Décidément, tu n'es pas très futé ! dit-il en hochant la tête. Nous n'avons plus besoin de t'enfermer, puisque tu es des nôtres. Tu es un clone, comme nous. Le temps où tu étais l'unique Monty est révolu. À jamais !

Ces mots insensés résonnaient dans ma tête : « Tu es un clone... un clone... »

J'ouvris les yeux dans l'obscurité, constatant que je m'étais endormi. Je tendis l'oreille et ne perçus que le bruit de respirations régulières. Les clones dormaient.

Le laboratoire n'avait pas de fenêtre. Mais j'étais certain qu'il faisait nuit dehors. Nane était partie depuis des heures.

Je me demandai si elle avait réussi à trouver de l'aide. Mais je n'étais pas très optimiste ; l'histoire qu'elle avait à raconter était bien trop folle. Je ne pouvais compter que sur moi-même pour me sortir d'ici. Et je devais aussi sauver Oncle Léo.

« C'est maintenant ou jamais ! » me dis-je.

Je me levai sans bruit. Puis, sur la pointe des pieds, je me dirigeai à tâtons vers la porte. Je posai ma main sur la poignée et l'abaissai lentement. Mon cœur battait à tout rompre. Et s'ils m'entendaient ? S'ils se réveillaient ?

La porte s'entrouvrit avec un léger grincement. J'étais presque libre !

Encore une seconde, et j'étais dehors !

Brusquement, la lumière s'alluma. Je m'immobilisai.

Lentement, je me retournai.

Les quatre clones formaient un demi-cercle autour de moi. Le clone d'Oncle Léo surgit derrière eux.

— Tu t'en vas, Monty ? demanda-t-il en ricanant.

- Je... je..., bredouillai-je.

- Nous avons le sommeil très léger, commenta l'un des clones. Nous te l'avons dit, Monty, nous sommes beaucoup plus forts que toi...

Soudain, des bruits de pas retentirent dans le couloir. Instinctivement, je m'écartai de la porte.

Nane fit irruption dans le laboratoire, suivie de trois hommes.

Ils avaient tous à peu près le même âge qu'Oncle Léo. Deux d'entre eux étaient gros et presque chauves. Le troisième était grand et large d'épaules, et ses lunettes étaient encore plus épaisses que celles de mon oncle.

« C'est tout ce qu'elle a trouvé comme aide ? » me dis-je.

Les trois hommes regardèrent les clones, bouche bée.

Le plus grand se tourna vers le faux Léo.

- Qu'est-ce qui se passe ici, Léo ? demanda-t-il.

- Qui êtes-vous ? glapit le clone. De quel droit pénétrez-vous dans mon laboratoire ?

- Vous voyez, s'écria Nane, ce n'est pas mon père ! Il ne vous reconnaît même pas, vous, ses plus vieux collègues ! Attrapez-le !

Les trois hommes hésitèrent une seconde. Puis ils se jetèrent sur le clone et le neutralisèrent. Je jubilai.

- Enfermons-le dans la fourgonnette ! suggéra le plus grand.

Ils l'entraînèrent sans ménagement hors du laboratoire. Le faux Léo écumait de rage.

- C'est scandaleux ! hurlait-il. Scandaleux !

Je me tournai vers mes propres clones, m'attendant à ce qu'ils volent à son secours.

Ils n'en firent rien. Ils observaient la scène en silence, comme s'ils attendaient des ordres de leur chef et créateur.

À moins que...

« À moins qu'ils mijotent encore quelque chose », me dis-je, inquiet.

Nane courut ouvrir la porte du cagibi.

- Papa ! appela-t-elle.

Oncle Léo apparut ; il titubait et clignait des yeux.

- Nane ! s'écria-t-il en serrant sa fille dans ses bras. Tu vas bien ?

- Oui, papa. J'ai voulu prévenir la police, mais personne ne m'a crue. Alors j'ai appelé tes collègues du centre de recherche.

Oncle Léo leva les yeux vers les trois hommes qui revenaient.

- Fred ! John ! Peter ! Je n'ai jamais été aussi heureux de vous voir, mes amis ! s'exclama-t-il. On peut dire que vous arrivez à temps !

- Nous avons reçu ta lettre nous informant de la tournure que prenaient tes expériences, expliqua le plus grand. Aussi, quand la petite nous a appelés, nous avons compris qu'il y avait urgence.

- Qu'est-ce que vous allez faire des clones ? demandai-je.

- Nous allons les emmener dans un centre spécialisé, en plein désert du Colorado, afin d'étudier leur comportement, et - si c'est possible - les éduquer.

- Ouf ! soupirai-je. Je serai content de les savoir loin d'ici !

Je me tournai vers Nane et voulus l'embrasser.

Elle recula, effrayée :

- Reste où tu es !

- Mais voyons, Nane... !

- Qui me dit que tu es le vrai Monty ? demanda-t-elle sèchement.

- Nane ! Tu ne me reconnais pas ? Tu ne vois pas la différence ?

- Ne l'écoute pas ! intervint l'un de mes clones. Il essaie de t'embobiner. C'est moi, le vrai Monty !

- Ils mentent tous les deux, l'interrompit un autre. Le vrai Monty, c'est moi !

Nane plissa les yeux.

- Montrez-moi vos pouces, ordonna-t-elle.

La marque ! Elle voulait voir la marque ! De grosses gouttes de sueur dégoulinèrent sur mon front.

- Nane, dis-je d'un air misérable, le faux Léo m'a tatoué. Nous sommes exactement pareils tous les cinq. Oncle Léo fronça les sourcils.

- Voilà un sérieux problème..., murmura-t-il.

- Eh bien, mon cher Léo, observa le dénommé Fred, le plus grand des trois, ton double a eu le temps de faire des dégâts, on dirait. Lequel de ces individus est ton neveu ?

- Justement, répondit mon oncle d'un air gêné, je n'en sais rien.

- C'est moi ! déclara l'un des clones. Et je peux le prouver !

Je le regardai, abasourdi. Il ne manquait pas de culot, celui-là !

- Je sais des choses qu'aucun clone ne peut savoir, poursuivit-il.

Se tournant vers Nane, il ajouta :

- Tu te souviens de ce que je t'ai raconté la nuit dernière ? Au sujet du train électrique d'Evan Seymour ? On en a volé chacun une partie. Moi, la locomotive, et toi, un wagon...

- Et on ne l'a jamais dit à personne, acheva Nane. Mon estomac se noua. Ce clone avait dû écouter toute notre conversation, à Nane et à moi !

- Hé ! me défendis-je. C'est mon histoire, ça ! Nane, ne le crois pas...

- Non, c'est moi qui t'ai raconté cette histoire ! embraya immédiatement un autre clone.

- menteur, c'est moi ! déclara un troisième.
- N'importe quoi ! C'est moi ! annonça le dernier. Le sang battait à mes tempes. Le cauchemar continuait.
- C'était MOI ! hurlai-je. C'est MOI qui t'ai parlé de ce train. MOI ! JE SUIS MONTY !
Nane fit un pas en avant.
- Je te crois, dit-elle doucement. C'est toi, le vrai Monty.
Et elle tendit la main... au premier clone.

— Nane ! suppliai-je. Ne le crois pas !

- Ne le crois pas, Nane ! reprirent en chœur les trois autres clones.

Ma sœur hocha tristement la tête.

- Je veux sortir d'ici, dit-elle.

- Oui, dit Oncle Léo. Allez vous reposer, toi et Montgomery. Mes collègues et moi allons faire monter les clones dans la fourgonnette. Plus vite ils seront dans ce centre, mieux ça vaudra.

Je regardai Nane s'en aller avec le clone sans protester. J'étais anéanti, incapable de dire un mot. Ma propre sœur ne m'avait pas reconnu !

Oncle Léo et ses collègues nous emmenèrent jusqu'à une fourgonnette garée devant la maison. Les autres se débattirent comme de beaux diables. Pas moi. J'étais totalement sous le choc.

Un clone ! On me prenait pour un clone ! Qu'allais-je devenir ?

Alors je repris un peu espoir. Je n'avais aucun besoin

d'être éduqué, moi ! Ils finiraient bien par s'en rendre compte ! Mais, pour l'instant, je n'avais plus la force de lutter. Je me laissai pousser à l'intérieur du véhicule avec les autres, et la porte se referma sur nous. Le clone d'Oncle Léo avait perdu toute son énergie. Recroquevillé dans un coin, il marmonnait des paroles incompréhensibles.

Dehors, les quatre scientifiques parlaient de la suite des opérations. Des bribes de phrases parvinrent à mes oreilles : « ... rouler toute la nuit... au centre de rééducation... ». Quelques minutes plus tard, les collègues de mon oncle montèrent à l'avant. Le véhicule démarra.

Une nuit de voyage. Cela me laissait une petite chance de m'évader. Mais pour y arriver, je devais ruser avec les clones.

J'examinai attentivement l'intérieur de la fourgonnette. Il n'y avait pas de fenêtres, et la portière coulissante était fermée à clé.

Soudain, je notai la présence d'un toit ouvrant, juste au-dessus de ma tête. Il était assez large, et je savais que ce genre de système se verrouillait de l'intérieur. Le problème, c'est que je ne pouvais pas m'enfuir par là sans attirer l'attention des clones.

Rongean mon frein, je me mis à réfléchir.

Quand, deux heures plus tard, la fourgonnette fit halte sur une aire d'autoroute, mon plan était prêt.

- Hé, les gars, dis-je, si on veut sortir de là, il va falloir s'entraider. Monty, tu me donnes un coup de main pour m'évader ?

- Hein ? rétorqua le clone auquel je m'étais adressé. Pourquoi est-ce que je t'aiderais, puisque je suis Monty ! C'est moi qui vais m'évader !

- Non, Monty, c'est moi ! enchaîna un autre clone. Et ainsi de suite...

Ma ruse marchait à merveille. Ils commençaient à se chamailler.

- Ça suffit ! intervint le clone d'Oncle Léo. Je vous l'ai déjà dit : chacun d'entre vous est Monty !

C'était exactement la réaction que j'attendais. Je passai à la deuxième phase de mon plan.

- Il a raison, m'exclamai-je. Et si nous valons mieux que notre original, pourquoi le laisser se la couler douce à Mortonville pendant que nous, on moisira dans un centre de rééducation en plein désert ? C'est injuste !

- Parfaitement ! approuva l'un des clones. C'est injuste !

- Dans ce cas, évadons-nous tous les quatre ! suggérai-je. Vous voyez ce toit ouvrant ? Vous allez me soulever pour m'aider à me faufiler à travers et, une fois dehors, je vous tirerai.

Une fois dehors, je comptais évidemment les enfermer de l'extérieur.

- D'accord ! répondirent les clones avec enthousiasme.

Le toit ouvrant coulissa sans problème. Mais dans leur fébrilité, mes doubles me soulevèrent trop brusquement. Ma tête heurta le toit de la fourgonnette.

- Aïe ! criai-je.

Un silence de mort tomba aussitôt dans le véhicule.
Les clones me dévisagèrent d'un air mauvais.

- C'est lui, l'original ! s'écria le faux Léo.

Je me rappelai avec horreur que les clones étaient insensibles à la douleur. Je m'étais trahi !

- Tu t'es moqué de nous, Monty, dit l'un d'entre eux. Et on n'aime pas beaucoup ça.

- A . . . attendez, les gars, bredouillai-je, on peut s'expliquer...

- Il n'y a rien à expliquer, rétorqua le clone d'Oncle Léo. Il est temps de se débarrasser de lui !

— Non, suppliai-je. Je suis sûr qu'on peut discuter.

- Discuter de quoi, Monty ? demanda l'un des clones.

— Tu crois vraiment qu'on a quelque chose à se dire, Monty ? renchérit un autre.

- Monty, tu n'es qu'un minable, ajouta un troisième.
« Mais pourquoi s'obstinent-ils à répéter mon nom ? » me demandai-je.

Soudain, une nouvelle idée jaillit dans mon cerveau. Elle n'était pas géniale, mais, au moins, elle me ferait gagner du temps.

- C'est moche comme prénom, Monty, vous ne trouvez pas ? lançai-je.

Mes quatre doubles me dévisagèrent en silence.

- C'est vrai, poursuivis-je. Moi, en tout cas, je l'ai toujours détesté.

- Et alors ? fit l'un des clones.

- Alors, laissez-moi en choisir un nouveau avant de disparaître. Peter, par exemple. J'ai toujours rêvé de m'appeler Peter.

- Peter ? répéta un premier clone.
- Oui. Peter Adams. Ça sonne bien, non ?
- Pas mal, admit un deuxième.
- Ah non ! protesta un troisième. C'est vieux jeu. Je propose Jerry.
- « Quelle horreur ! » pensai-je en m'efforçant de sourire.
- Oui, mentis-je, Jerry, c'est bien aussi.
- Jerry ! s'exclama le premier clone. Mais c'est trois fois pire que Monty ! Tu es complètement malade !
- Malade, moi ? réagit le troisième. Non mais, tu t'es vu, Monty ?
- Ne m'appelle pas Monty ! J'ai horreur de ce prénom. Je suis Peter ! s'emporta le premier clone.
- Non, Peter, c'est moi ! corrigea le deuxième.
- Puisque je vous dis qu'on va s'appeler Jerry, insista le troisième.
- Ça suffit ! s'écria le faux Léo. Taisez-vous !
- Il a raison, intervint un clone. Monty, Peter ou Jerry, vous êtes tous les trois des guignols !
- Qu'est-ce que tu as dit ? rétorquèrent les autres, furieux.

Deux secondes plus tard, ils ne formaient plus qu'une masse informe d'où émergeait de temps à autre un bras, une jambe ou une tête. Les coups pleuvaient. En tentant de s'interposer, le clone d'Oncle Léo fut entraîné dans la bagarre.

« Génial ! me dis-je. Et dire qu'ils sont persuadés que leurs originaux sont plus bêtes qu'eux ! »

Sans perdre une seconde, je pris mon élan. M'élan-

çant avec l'énergie du désespoir, je réussis à agripper le rebord de la trappe. Je fis un rétablissement, me glissai sur le toit de la camionnette et sautai sur le bitume. Au même moment, je vis les trois scientifiques sortir de la cafétéria.

- Hé, toi, là-bas ! s'écrièrent-ils en me voyant.

Je fis volte-face et pris mes jambes à mon cou. Je courus à perdre haleine sans me retourner. Des champs de maïs bordaient l'aire de repos. Je m'y enfonçai. Derrière moi, les bruits de pas se firent plus distants.

Un quart d'heure plus tard, à bout de souffle et le cœur battant à m'en faire exploser la poitrine, je risquai un œil par-dessus mon épaule. J'avais semé mes poursuivants.

Le seul problème, c'est que je n'avais pas la moindre idée de l'endroit où je me trouvais. Heureusement, les champs se terminaient par une petite route départementale. Je la suivis sur quelques kilomètres, et finis par tomber sur un croisement où se dressait un panneau indicateur: PHILADELPHIE, 150 km. MORTONVILLE, 125 km.

Je n'étais pas au bout de mes peines. Mais la chance me souriait. Un camion apparut au loin. Je fis de grands signes. Il s'arrêta à ma hauteur.

- Qu'est-ce qui se passe, fiston ? demanda le chauffeur.

- J'ai raté le dernier car pour Mortonville, mentis-je. Ce n'est pas votre direction, par hasard ?

- Tu as de la chance, mon gars, je vais à Philadel-

phie. Mortonville est sur ma route. Monte !

Le routier ne me posa pas trop de questions. Je lui racontai une vague histoire de cousins auxquels j'avais rendu visite pour la journée, et de cours qui recommençaient le lendemain matin. Il sembla me croire.

Deux heures plus tard, il me déposait à l'entrée de Mortonville. Il était cinq heures du matin. Je décidai de patienter jusqu'à l'heure du petit déjeuner.

À sept heures, je me glissai dans le jardin de mon oncle et risquai un coup d'oeil par la fenêtre de la cuisine. Ce que je vis me fit trembler de colère.

Mon clone était tranquillement attablé avec Nane et Oncle Léo, devant un grand bol de corn flakes. Il portait un de mes pantalons et un de mes T-shirts. Je l'observai pendant quelques secondes. Comment Nane pouvait-elle se tromper à ce point ? Ce garçon n'avait absolument pas le même comportement que moi. Il avait pourtant réussi à me voler ma vie.

Mais j'étais décidé à la récupérer. Je prouverais à ma soeur et à mon oncle que j'étais le vrai Monty ! Oui, mais comment ?

Il n'y avait qu'une seule solution.

Le cœur battant, je me dirigeai vers la porte d'entrée et sonnai.

- On dirait qu'on a sonné, dis-je.
- Je n'ai rien entendu, Nane, dit Monty.

Je lui tendis mon bol vide :

- Tu peux me verser des corn flakes ?

Je jetai un coup d'oeil par la fenêtre. Un beau soleil matinal éclairait la cuisine.

Je n'avais pas beaucoup dormi. Les événements de la soirée avaient hanté mon esprit. Ces horribles clones... Dieu merci, tout était terminé. Ils étaient en route pour le Colorado. Réussirait-on à les éduquer ? En tout cas, tant qu'ils seraient dangereux, on les garderait enfermés. Papa, Monty et moi n'avions plus rien à craindre.

- Nane, ton bol est rempli, dit Monty.
- Oh, pardon, murmurai-je en le reposant. Je pensais à...
- Oublie tout ça, me coupa mon père. C'est du passé. Aucun accident de ce genre ne se reproduira plus, je te le promets.

Je hochai la tête et versai du lait sur mes corn flakes.
La sonnette retentit à nouveau.

- Je savais bien que j'avais entendu sonner ! m'exclamai-je.

- J'y vais ! proposa Monty en se précipitant dans l'entrée.

Deux secondes plus tard, il poussait un grand cri :

- Qu'est-ce que tu fais là ? Va-t'en !

- Que se passe-t-il ? demanda mon père en se levant de table.

Des bruits de pas résonnèrent dans le couloir. Monty fit irruption dans la cuisine. Il était blême.

Soudain, derrière lui apparut... Monty !

Mon cœur fit un bond dans ma poitrine et je faillis tomber de ma chaise. Mon regard glissa de l'un à l'autre. Mon frère portait son jean serré et son T-shirt rayé bleu et blanc. L'autre Monty était vêtu d'un pantalon kaki couvert de boue et d'un sweat déchiré.

- Il s'est échappé de la fourgonnette ! s'exclama mon frère. C'est un des clones !

- Écoutez-moi ! haleta son double. Il vous a menti. C'est moi, le vrai Monty ! Nane, il faut que tu me croies !

Oh non ! Ça recommençait ! Je ne sortirais donc jamais de ce cauchemar ? Je gémis :

- Papa ! Qu'est-ce qu'on va faire ?

- Je ne sais pas, murmura-t-il. Il faudrait trouver un moyen de les différencier...

- Je ne me laisserai pas faire ! cria le premier Monty.

Ta place est au centre de rééducation, avec les autres.
Tu ne me voleras pas ma vie !

- Ta vie ? rétorqua le second. C'est la mienne !

Sur ces mots, ils se jetèrent l'un sur l'autre comme des chats en colère. Pendant quelques secondes, je les regardai, impuissante.

Soudain, je tapai dans mes mains.

- J'ai trouvé ! m'exclamai-je.

J'ouvris le placard à provisions et sortis un sachet de beignets que je posai sur la table.

- Arrêtez ! hurlai-je. Cessez immédiatement de vous battre !

À ma grande surprise, ils m'obéirent.

Mon cœur cognait dans ma poitrine. L'instant de vérité était arrivé. Cette fois-ci, il n'y aurait plus aucun doute.

Je tendis à chacun un beignet.

- Mangez ! ordonnai-je. Dans quelques secondes, je saurai lequel de vous est mon véritable frère.

Les deux Monty hésitèrent.

- Allez ! insistai-je.

Le premier Monty haussa les épaules, et mordit dans le beignet. Le second hésita encore.

- J'aurais préféré un autre moyen..., murmura-t-il.

Il finit quand même par le faire.

Un silence de mort régnait dans la cuisine. Chaque seconde me semblait durer une éternité...

Soudain, le premier Monty hoqueta et vomit son petit déjeuner sur le carrelage.

- Monty ! m'exclamai-je en me précipitant vers lui. Je savais que c'était toi !

Je l'embrassai malgré son piteux état.

- C'est une excellente idée que tu as eue là, me félicita mon père. Mais tu as eu de la chance. Je ne savais pas si les allergies se transmettaient au moment d'un clonage. Le clone lui aussi aurait pu être allergique à l'huile de cacahuète.

Le clone en question était blême de rage.

- Il a fait semblant, fulmina-t-il. C'est moi qui suis allergique aux cacahuètes !

- Et moi, je suis le président des États-Unis, rétorqua mon père. Allez, en route pour le centre de rééducation.

Il saisit le clone par le bras et l'entraîna hors de la cuisine.

- Nane, ajouta mon père, je vais prendre ma voiture et essayer de rattraper la fourgonnette. Je serai de retour dans la soirée. Plus vite nous serons débarrassés de cet imposteur, mieux ça vaudra. À ce soir !

- Vous vous trompez ! continuait de hurler le faux Monty. C'est lui, le clone, lui !

Quelques secondes plus tard, les portières de la voiture claquèrent. Le moteur ronfla, et mon père partit.

- Bon vent ! commenta Monty.

Il m'aida à nettoyer le sol de la cuisine.

Cet après-midi-là, Monty et moi étions affalés devant la télé, nous partageant un sachet de pop-corn.

- Ton père doit avoir rattrapé ses collègues à l'heure qu'il est, observa mon frère.

Je frissonnai :

- Comme je suis contente que ces clones soient sortis de nos vies ! C'était une bonne idée, non, le coup des beignets ?

Une lueur bizarre étincela dans les yeux de Monty.

- Oui, reconnut-il. Mais mon idée était encore meilleure.

- Laquelle ? demandai-je, interloquée.

- Ce matin, un peu avant sept heures, j'ai vu l'autre Monty traîner autour de la maison. Je me suis précipité et j'ai remplacé les beignets à l'huile de cacahuète par des beignets à l'huile de tournesol. Heureusement que la boutique ouvre tôt !

- Mais... mais..., bredouillai-je, je ne comprends pas. Tu as pourtant vomi, Monty !

Il haussa les épaules.

- Facile, avec un peu d'entraînement. L'autre disait la vérité, Nane. J'ai fait semblant. Je suis bon comédien, non ?

Mon cœur se mit à battre à tout rompre. Le cauchemar n'était pas terminé !

- Tu... tu veux dire que... tu es un clone ! Et que le vrai Monty est en route vers le centre de rééducation avec les autres ?

- Ce que tu es lente ! répondit-il d'un air moqueur.
 - Mais comment as-tu fait ? m'exclamai-je. Comment as-tu su pour cette histoire de train électrique et de beignets ?
 - Je vous ai espionnés pendant des jours. Je sais un tas de choses sur toi et Monty. Il n'y a presque aucune différence entre ton frère et moi.
- Je me sentis glacée de la tête aux pieds.
- Mais pourquoi... ? murmurai-je. Pourquoi... ?
- Le clone eut un sourire cruel.
- Parce que je suis ton jumeau, Nane. Ton jumeau diabolique !

FIN

Chair de poule®

**LE JUMEAU
DIABOLIQUE**
DOUBLE JEU

En visite chez son oncle Léo,
Monty connaît quelques tracas :
dans sa nouvelle école, les professeurs
ont l'air de le connaître,
ils lui reprochent des bêtises
qu'il n'a pas faites.
Un jour, Monty aperçoit un garçon
qui lui ressemble étrangement...

À PARTIR DE 9-10 ANS



TEXTE INTÉGRAL / CODE PRIX : BP 7